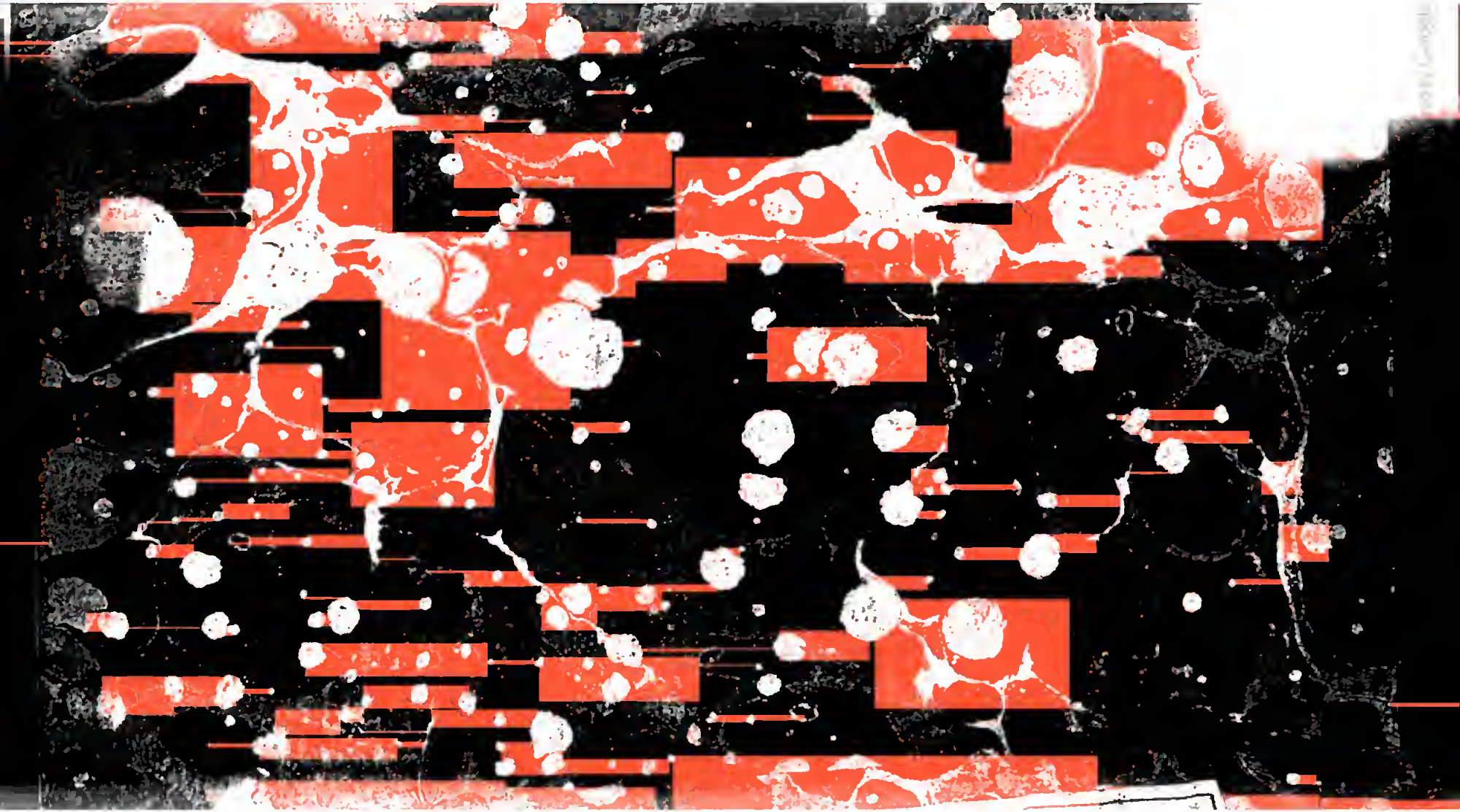
PALATINA
DES
GAMES



Palat. L. y 128

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Neuvième Classe.

ÉCONOMIE RURALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 Volumes reliés eſt de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour les frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

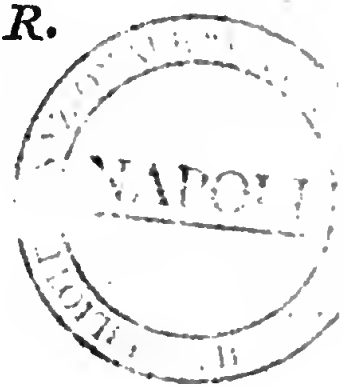
UNIVERSELLE

DES DAMES.

ÉCONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE;

Par M. PARMENTIER.

TOME PREMIER.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
ÉCONOMIE RURALE
ET DOMESTIQUE.

Discours Préliminaire.

PARMI les objets auxquels l'emploi du temps & des lumières eſt conſacré, il n'en exiſte point qui promette de donner à moins de frais, l'aiſance, le bonheur & la ſanté, comme ceux qui ont un rapport direct avec l'Économie rurale & domeſtique; cette ſcience utile ſemble née avec nous; elle fut dès l'origine du monde, l'occupation chérie des Pa-

triarches : les premiers enfans d'Adam labourèrent la terre, cultivèrent des plantes, élevèrent des troupeaux ; c'eſt au milieu d'eux que naquirent les Rois Paſteurs, & leur nombreuſe poſtérité les imita en célébrant par des fêtes l'agriculture, cet art auquel l'homme eſt redevable de tout ce qui peut concourir à ſoulager ſa condition, & que les ſages de la plus haute antiquité ont nommé la mère & la nourrice de tous les arts.

L'obſcurité des anciennes traditions noyées, pour ainſi dire, dans le déluge univerſel, laiſſe fort peu de reſſources pour ſuivre la marche & les progrès de cette première agriculture ; on n'y rencontre qu'incertitude ou contradiction, tantôt ce

ſont des éloges pompeux ſur l'état floriſſant où elle étoit alors, & tantôt, des regrets ſur ſa décadence occaſionnée par quelques révolutions: les recherches les plus ſavantes faites à ce ſujet, n'ont ſervi qu'à raſſembler des lambeaux détachés, des évènemens épars, & ſur-tout beaucoup plus de conjectures que de faits.

Selon l'opinion de quelques Philoſophes, les premiers hommes, ſans prévoyance pour l'avenir, & ne pouvant fonder leurs eſpérances ſur les récoltes futures, conſommoient à meſure qu'ils recueilloient; ce furent ſans doute quelques mauvaiſes années qui leur firent ſentir la néceſſité de ſe ménager des reſſources pour un avenir trop ſouvent incertain. Arrêtons-

nous un moment à cette époque où nos pères, ſans être encore barbares ni policés, ſe virent forcés par le beſoin, de mettre à contribution tout ce qu'ils rencontroient pour conſerver leur exiſtence.

Qu'offroit le ſpectacle de la terre dans les premiers temps ? d'un côté quelques vallées fertiles, mais ayant beſoin de culture ; de l'autre, de vaſtes déſerts hériſſés d'épaiſſes forêts & couverts de marécages ; l'homme confondu avec les animaux, & n'ayant pas même le ſentiment de ſa ſupériorité, guidé comme eux, par ſes ſeuls beſoins, n'étoit occupé comme eux, qu'à les remplir ; peu délicat ſur les moyens d'y ſatisfaire, la mouſſe, les feuilles, les écorces d'arbres, tout

lui convenoit, c'étoit pour lui une rencontre heureuſe que des racines fraîches de chiendent & de bruyère; à la vue des glands & des faines, ſa joie ſe ſignaloit par des chants d'allégreſſe & des danſes autour des chênes & des hêtres.

Soumis aux deux grandes loix ſi bien établies par la nature, & gravées profondément dans tout ce qui reſpire la néceſſité de ſe conſerver & celle de ſe propager, les hommes trouvèrent dans les productions ſpontanées de la terre, de quoi ſatisfaire la première; & pour remplir la ſeconde, ils n'avoient ſans doute qu'à ſuivre aveuglément leur inſtinct; ce premier âge, où la privation des deſirs amenoit néceſſairement celle de

toute induſtrie, fut appelé l'âge d'or, beaucoup trop célébré par les mélancoliques & les infortunés; mais ce genre de vie doux & tranquille ne dura pas long-temps, la liberté & le bonheur favorisèrent la population, & bientôt les moyens de ſubſiſter devinrent inſuffiſans, & pluſieurs, ſans doute d'entre les plus foibles, furent forcés d'abandonner leur terre natale pour aller chercher au loin une ſubſiſtance plus aiſée.

Diſperſés dans les forêts & le long des côtes, errans de contrée en contrée, & forcés d'arracher à la nature le ſecret de les nourrir, nos premiers parens aux priſes avec la néceſſité, déployèrent leur vigueur & leur adreſſe; ayant à défendre leurs jours

contre la férocité des animaux & à aſſouvir une faim toujours renaiſſante; faut-il s'étonner ſi, avec le peu de reſſources qu'ils trouvoient dans les productions de la terre, les hommes ſe ſont accoutumés inſenſiblement à vaincre la répugnance que naturellement ils devoient avoir pour des alimens que la faim ſeule pouvoit leur faire adopter ?

Les uns s'accoutumèrent par une néceſſité locale, à ne vivre que de végétaux; les autres ne trouvèrent de moyens de ſubſiſtance que dans la chair des animaux; quelques-uns placés au voiſinage de la mer & des rivières, ſe livrèrent à la pêche; enfin il s'en trouva d'aſſez avantageuſement ſitués pour pouvoir jouir à la fois

de toutes les productions ſpontanées de la nature.

Il eſt arrivé quelquefois que l'homme même a ſervi d'aliment à l'homme ; mais il ne paroît pas que la nature ſoit coupable de cette atrocité : on a du moins obſervé que cette coutume barbare étoit plutôt un effet de la vengeance que du beſoin. Les peuples antropophages ne dévorent jamais que leurs priſonniers de guerre.

Quoi qu'il en ſoit, épargnons à la ſenſibilité des Dames les détails affligeans ſur une coutume que le beſoin même ne peut rendre excuſable. Nous avons un tableau plus conſolant à leur offrir dans les avantages infinis que ce même beſoin força l'homme de ſe procurer.

La nature avoit assez appris à nos premiers parens, que si, abandonnée à elle-même, elle étoit féconde en productions, elle ne donnoit, dans la plûpart des contrées, que des fruits âpres, des semences fades & des racines grossières : par un concours particulier de circonstances, quelques-uns de ces alimens ayant perdu de leur mauvais goût & de leur mauvaise qualité, l'homme conçut l'espoir & trouva peu à peu le moyen, en perfectionnant la végétation, de se procurer une subsistance saine & assurée; dès-lors il fut consolé, il osa ne plus regarder l'agriculture comme une punition, comme un esclavage; il ne vit au contraire dans le travail qu'une espèce d'hommage que la

terre vouloit qu'on lui rendît pour mériter ſes bienfaits.

Ainſi & ſucceſſivement pour obtenir des récoltes abondantes, certaines & ſalutaires, l'expérience lui apprit qu'il falloit façonner ſon champ par les labours, l'enrichir par les engrais, choiſir, préparer, échanger ſes ſemences, ſaiſir le moment de les répandre, en ſurveiller le produit, avant, durant & après la moiſſon; telle a été toujours la loi impoſée à quiconque deſire retirer de la terre les fruits qu'elle diſpenſe avec libéralité à celui qui ſait les lui demander à la ſueur de ſon front.

L'époque de l'agriculture eſt donc celle de la naiſſance des ſociétés, mais les progrès en furent lents &

difficiles ; cependant, dès que le travail des champs fut devenu l'occupation des plus grands perſonnages, les campagnes prirent un aſpect riant, & l'on vit naître l'abondance de toute part ; des Divinités tutélaires furent invoquées ; Cérès, Triptolème & Bacchus, qui n'étoient que des premiers Agriculteurs, eurent des temples auguſtes, un culte ſolemnel & des myſtères célébrés avec la plus profonde vénération ; les hommes, par reconnoiſſance, s'empreſsèrent de couvrir leurs autels des prémices de leurs travaux : des génies ſupérieurs ne dédaignèrent pas de prêter leurs plumes à l'enſeignement de leurs préceptes ; enfin l'agriculture, ſortie des mains des Phéniciens, des Chaldéens,

fut en grand honneur dans les plus beaux jours de l'Égypte, de la Grèce & de Rome; ces peuples fameux, dont tant de monumens atteſtent la mâle énergie, excitèrent l'émulation des Cultivateurs, au point que ceux-ci, enorgueillis de la nobleſſe de leur état, enfantèrent des prodiges.

Telle eſt la nature de l'homme; l'honneur eſt, pour lui, un mobile plus sûr que l'intérêt, & ſes progrès, dans un art quelconque, ſont plus rapides ou plus retardés, ſelon qu'on lui montre de l'eſtime ou du mépris. Alors l'Égypte & la Sicile furent appelés pendant long-temps les greniers de Rome.

Les Germains & les Gaulois ont tout fait auſſi pour éterniſer le reſ-

pect qu'ils avoient pour l'agriculture. Le premier Roi de Bohême voulut qu'on conservât précieusement sa charrue, son chapeau & ses guêtres de Laboureur, qu'on les exposât sur l'autel au sacre de tous ses successeurs. Le Souverain du plus ancien, du plus vaste empire de l'Asie, rend un hommage annuel à l'agriculture, en sillonant lui-même un champ; & ce jour de fête est pour tout l'empire un des plus solemnels. Les plus fameux Législateurs, *Mahomet*, entre autres, n'oblige-t-il pas les Empereurs même à savoir le labourage & à en faire preuve avant de monter sur le trône.

Nous nous dispenserons d'entrer dans de plus longs détails sur l'origine

& les progrès de l'agriculture, parce que les révolutions que cet art a ſubi pendant une longue ſuite de ſiécles, ne ſont pas encore bien connues, malgré les recherches profondes auxquelles ſe ſont livrés quelques ſavans du premier ordre, qu'il faut bien diſtinguer des autres Hiſtoriens, qui ſemblent ne s'être attachés qu'à parler de guerres, de conquêtes & de champs ravagés.

Ce qu'il y a de plus poſitif, c'eſt que la fertilité ou la ſtérilité ont régné tour-à-tour dans un même pays, ſuivant que l'agriculture y a été pratiquée ou négligée, honorée ou mépriſée; & que toutes les fois que les nations ſe ſont ſpécialement occupées à la faire fleurir, elles devinrent ſi

puiſſantes qu'on n'oſa plus les attaquer : on ne ſauroit donc trop gémir ſur les opinions différentes qui ont tenu le premier de tous les arts dans l'enfance.

Mais quand il ſeroit en notre pouvoir d'approfondir toutes ces recherches, plus propres à l'hiſtoire de l'Économie rurale, qu'à ſon avancement, nous ne les jugeons point d'un intérêt aſſez piquant pour arrêter l'attention des perſonnes auxquelles cet ouvrage eſt particulièrement deſtiné ; d'ailleurs, un ſavant & eſtimable auteur, M. *Dumont*, les a déja conſignées dans *ſes Recherches hiſtoriques & critiques ſur l'adminiſtration publique & privée des terres chez les Romains*. Nous y renvoyons d'au-

tant plus volontiers, que cet ouvrage eſt écrit avec beaucoup de clarté, de méthode & de préciſion.

Il n'eſt pas douteux que les pratiques rurales, les plus ſimples, n'aient eu des commencemens fort groſſiers, & que les inſtrumens employés par les premiers Cultivateurs, ne fuſſent très-défectueux. Combien de ſiècles ſe ſont écoulés, que d'eſſais l'induſtrie humaine n'a-t-elle pas tentés pour perfectionner la méthode la plus commune d'Économie rurale; par exemple, combien eſt longue la chaîne des découvertes qu'il a fallu parcourir pour réduire le bled en pain! Un regard rapide jeté ſur l'hiſtoire de la Boulangerie ſuffiroit pour donner une idée abregée de ce qu'a

pu faire avec le temps, le haſard aidé de l'obſervation.

La préparation du pain, en effet, comme celle de beaucoup d'autres objets d'économie, long-temps l'ouvrage de la routine, a été réduit en art, dès que les hommes réunis en ſociété, ſe ſont partagé entr'eux les divers genres de travaux dont ils s'occupoient en famille, & que quelques particuliers ſe ſont adonnés à un métier excluſivement à tout autre; mais je reviens à mon ſujet.

A peine l'homme eût-il défriché la terre, qu'il lui fallut une économe pour conſerver au beſoin & mettre à profit les préſens que cette nourrice féconde accordoit avec tant de libéralité à ſes efforts & à ſon induſ-

trie. La femme plus ſobre, plus patiente, plus ſédentaire & amie de l'ordre, devint naturellement cet économe; chargée ſpécialement du gouvernement intérieur de la maiſon, elle dut ſe familiariſer avec tous les détails qui y ſont relatifs, & ſans doute qu'elle eut beaucoup de part à la perfection que cette partie intéreſſante de l'adminiſtration civile a atteint de nos jours.

Si, pour établir cette vérité, il étoit néceſſaire d'accumuler des faits, nous pourrions en trouver une foule dans tous les ſiécles, dans tous les pays, dans toutes les conditions, & ſur toutes les parties de l'Économie rurale & domeſtique. La Genèſe, par exemple, nous apprend que *Sara*

pêtrit trois meſures de farine qu'elle fit cuire pour les trois Anges qu'Abrabam reçut chez lui ſous la figure humaine. Hérodote nous a conſervé l'hiſtoire d'une Reine de Macédoine, qui apprêtoit le pain de ſon mari. La Reine de Troye, l'épouſe de Priam & ſa fille Nauſicaë, blanchiſſoient les vêtemens de toute la famille; aucun Romain n'étoit vêtu que des habits filés par ſa femme ou par ſa fille; Auguſte, maître du monde, donna encore l'exemple de cette ſimplicité antique; & pour nous rapprocher de cette époque, les habits que Louis IX portoit, étoient tiſſus par ſa mère.

Encore aujourd'hui combien de femmes aimables, même parmi les

plus qualifiées, ſavent allier les devoirs de bienſéance que leur impoſe le rang auquel elles ſont élevées, avec les ſoins multipliés d'une maiſon champêtre, & ne dédaignent point de mettre réellement la main à l'œuvre. Par exemple, Madame la Margrave de Bade a voulu connoître par elle-même toutes les opérations de la fabrication du pain. Pour inſpirer de l'intérêt en faveur des Cultivateurs, la Reine d'Angleterre a fait exécuter ſous ſes yeux, par ſon auguſte famille, les différentes manipulations néceſſaires à la fabrication de ce principal aliment; enfin, l'école de boulangerie établie à Paris, eſt fréquentée journellement par des Dames de la première qualité, qui viennent s'y inſtruire dans cet

art ; le terme des travaux du labourage, afin d'en répandre les procédés dans leurs terres, & devenir par ce moyen les bienfaitrices de leurs vaſſaux.

C'eſt ſur-tout dans les campagnes, qu'avec quelques lumières & très-peu de moyens ; on peut devenir puiſſant, riche & utile. La vie que l'Économie rurale offre, eſt à la vérité moins brillante que le faſte & le fracas des cités ; mais elle eſt infiniment plus calme, plus heureuſe & plus touchante : ſans envie comme ſans envieux, jamais troublé par les remords, l'air qu'on y reſpire eſt libre & pur ; les jours y coulent dans l'indépendance & dans la tranquillité ; rien en un mot, rien n'eſt au-deſſus des dé-

lices champêtres agréablement exprimés par *Horace*, au ſiècle brillant & éclairé d'Auguſte, & que M. *le Batteux* a ſi bien rendus dans ſa traduction.

« Bienheureux celui qui, loin des » affaires, s'occupe ainſi que les pre- » miers hommes, à cultiver de ſes » mains l'héritage de ſes ayeux; libre » de toute uſure, il ne connoît ni la » trompette guerrière qui trouble le » ſoldat, ni la mer irritée qui trouble » le matelot; il n'a point à paroître » au barreau ni à ramper dans les » antichambres des grands.

» Il ſe plaît tantôt à marier une » jeune vigne avec de hauts peu- » pliers, tantôt à retrancher avec la » ſcie les branches infructueuſes pour

» en greffer les plus utiles ; il voit
» errer dans le fond d'une vallée les
» troupeaux qui mugiſſent, ou il
» preſſe le miel, & le fait couler
» dans des vaſes préparés avec ſoin,
» ou il fait tondre ſes douces brebis.

» Quand l'automne élève dans les
» jardins ſa tête couronnée de fruits
» vermeils, qu'il ſent de douceur à
» cueillir une poire ſur l'arbre qu'il
» a enté de ſa main, ou à détacher
» un raiſin auſſi beau que le pourpre ;
» c'eſt pour vous en faire une of-
» frande, Dieu des jardins, ou à vous,
» Dieu des forêts, qui avez gardé ſes
» fruits !

» S'il lui prend envie de s'aſſeoir
» ſous un vieux chêne, ou ſur l'herbe
» épaiſſe, un ruiſſeau coule douce-

» ment à côté de lui dans ſes rives
» profondes ; les oiſeaux ſe plaignent
» tendrement dans les bois ; une claire
» fontaine ſemble par ſon murmure,
» appeler le doux ſommeil.

» Lorſque le puiſſant Jupiter a
» ramené la triſte ſaiſon des neiges
» & des frimats, il va, avec ſes
» chiens, pouſſer un ſanglier dans
» les toiles qu'il a tendues ; il prend
» au lacet la grive gourmande ; le
» lièvre timide, la grue qui paſſe, il
» jouit du prix de ſon adreſſe ; peut-
» on, parmi ces amuſemens, ne pas
» oublier les ſoucis de l'amour ?

» Que de ſon côté une femme ver-
» tueuſe, une femme telle que ces
» anciennes Sabines, ou ces Appu-
» liennes au teint baſané, prenne le

ſoin

» ſoin de ſa maiſon, de ſes enfans
» chéris; qu'elle ſe charge de fermer
» les parcs avec des claies, de traire
» les brebis; qu'elle prépare le vieux
» bois pour embrâſer le foyer, en
» attendant ſon époux fatigué; qu'elle
» lui apprête ces mets qui n'ont rien
» coûté, & tire de ſon tonneau le vin
» nouveau: je ne vois pas qu'alors
» on puiſſe deſirer les huîtres du lac
» Lucrin, ni les turbots ni les ſar-
» gets que l'orage jette quelquefois
» de la mer d'Orient dans la nôtre;
» je n'envie point les poules d'A-
» frique; le faiſan d'Ionie n'a pas
» pas plus d'attraits pour moi que
» la ſimple olive fraîchement cueil-
» lie, ou l'oſeille des prés, ou la
» mauve ſalutaire, ou quelquefois un

» agneau qui aura été égorgé pour » la fête du Dieu Terme, ou enfin » quelque chevreau ſauvé de la dent » du loup ».

Pour recueillir cependant tous ces avantages ineſtimables, il faut pouvoir ſuivre avec intérêt ce qui a rapport aux pratiques rurales, & s'en rendre compte de manière à pouvoir guider & ſurveiller chacun des agens chargés de les exécuter; car ſi la réſidence des femmes à la campagne eſt inutile & oiſive, ſi la terre vivifiée par des travailleurs, couverte de beſtiaux & de productions de toute eſpèce, n'eſt point à leurs yeux un ſpectacle enchanteur; ſi un chêne antique, un orme ſpacieux, un arbre chargé de fruits, une prairie émaillée

de fleurs, ne leur paroiſſent qu'une épaiſſe bruyère, ou une forêt touffue; ſi le bêlement des troupeaux, le chant du coq & du cygne, le glouſſement de la poule, le cri du canard, & le roucoulement du pigeon; ſi ce concert rural importune leurs oreilles; ſi cet aſſemblage de ménagerie, qui change de ſcène d'un moment à l'autre, & donne la vie au payſage, ne leur inſpire que de l'ennui ou une froide indifférence, j'oſerai leur dire: Retournez à la ville vers vos ſociétés bruyantes, allez dévorer l'ennui de ne vivre que pour les regards des autres; la campagne n'eſt pas faite pour vous; vous ne pouvez ſentir les plaiſirs vrais qu'on y goûte,

ni apprécier ceux qui ſont attachés à la ſimplicité de la nature.

Si l'on cherche la variété dans les jouiſſances, où la trouve-t-on plus sûrement que dans les campagnes ? La ſucceſſion continuelle des ſaiſons y fait varier les objets, les plaiſirs, les occupations, & devient une ſource intariſſable de jouiſſances délicieuſes, toujours pures pour quiconque ſait en faire un heureux uſage.

Sully, ce digne Miniſtre d'un Roi chéri que nos cœurs célébreront à jamais, étoit tellement convaincu de l'avantage qu'on pouvoit retirer des travaux de la campagne, particuliè-rement lorſque le poſſeſſeur les ſurveilloit, qu'il comparoît ſur-tout alors

la terre à une nourrice ; le labourage & le pâturage ſont, ſelon lui, les deux mamelles dont un État eſt alimenté. Le Chancelier Bacon appelle les Agriculteurs les pères nourriciers de l'État. Il paroît étonnant que cette voie, la plus innocente de toutes, pour augmenter ſon patrimoine, ait été négligée dès les temps les plus reculés, puiſque *Columelle* s'en plaignoit déja ; c'eſt même au mépris général où étoit tombée de ſon temps la culture des terres & l'art de s'enrichir par l'agriculture, qu'il attribue la diſette qu'on éprouvoit alors, la dépravation des mœurs, le dérangement de la ſanté & le relâchement de la diſcipline militaire.

S'il eſt démontré que les vraies

richeſſes conſiſtent dans les biens de la campagne, il faut convenir auſſi qu'ils demandent une ſurveillance bien active; ſans quoi, loin d'enrichir, ils deviennent la ſource des maux & de la ruine de leurs propriétaires, dès qu'ils en abandonnent la direction à des mains ignorantes ou infidèles.

Perſonne n'a mieux juſtifié la vérité de cette obſervation, que Madame la Marquiſe de ***, dont les diſpoſitions naturelles pour l'étude de ce qui eſt bon & utile, s'étoient manifeſtées à un âge où communément l'eſprit n'eſt occupé que d'objets de pure frivolité. Élevée par une tante qui paſſoit les trois quarts de l'année à la campagne, dans un château, l'aſyle des malheureux & de la douce huma-

nité, elle avoit eu de bonne heure ſous les yeux, l'exemple de toutes les vertus domeſtiques & civiles, de l'amour & du reſpect qu'on doit au premier des arts & aux hommes qui s'y adonnent.

Quoique jetée dans le tourbillon du grand monde, & comblée des dons de la nature, Madame la Marquiſe de *** ne perdit jamais de vue les utiles leçons qu'elle avoit reçues dans ſa jeuneſſe; il ſembloit qu'elle ſe préparoit à les mettre un jour en pratique ſur ſon propre fonds, & à faire revivre la mémoire de ſa bienfaiſante inſtitutrice. Son époux, qui n'avoit ni le goût ni l'intelligence des affaires, poſſédoit une ſuperbe terre que ſes pères lui avoient laiſſée dans le meil-

leur état. Au lieu de l'affermer, il en avoit confié la régie à un homme d'affaires, qui gagna tellement ſa confiance, que jamais il ne comptoit avec lui.

Ce Régiſſeur, pour maſquer l'irrégularité de ſa conduite, prétextoit toujours l'intempérie des ſaiſons, ou la ſtérilité naturelle du terrein; tantôt c'étoit une gelée tardive ou une grêle qui avoit *ravagé* les blés & les vignes; tantôt un épizootie dévaſtoit les écuries & la baſſe-cour; d'autrefois des coups de vent exigeoient des réparations de bâtimens; ſouvent il falloit pourvoir aux ravages des eaux, à l'entretien des foſſés; enfin, un incendie avoit conſumé des granges & les proviſions; de manière que,

loin de s'être bonifié par les nouvelles dépenſes qu'il y faiſoit, cette terre diminuoit de produit d'année en année, au point de ne plus ſuffire aux frais indiſpenſables de l'entretien de la famille.

Dans l'eſpoir de ſubvenir aux avances qu'exigeoient ces contretemps, Madame la Marquiſe de ***, en femme prudente & ſage, commença par ſupprimer ſes dépenſes ſuperflues, à diminuer même celles que ſon état ſembloit exiger, & à modérer tous ſes beſoins; mais le mal ne faiſoit qu'augmenter malgré ſon économie; une poſition auſſi alarmante pour l'avenir ne permit point à Madame la Marquiſe de *** de garder le ſilence plus long-temps ſur les juſtes ſoup-

çons qu'elle avoit de l'infidélité & & de la négligence du Régiſſeur ; il s'agiſſoit de s'en aſſurer plus poſitivement ; pour y parvenir, elle crut devoir remonter à la ſource du mal, en obtenant de ſon mari qu'elle iroit paſſer à ſa terre tout le temps qu'il devoit demeurer au régiment. Comme elle ſe diſpoſoit à partir, elle reçut la nouvelle que M. le Marquis de *** avoit péri à l'armée ; cet évènement malheureux ne fit que rendre ſon projet plus néceſſaire ; après avoir arrangé ſes affaires, vendu ſon mobilier, & même ſes diamans, elle ſe retira à la campagne, déterminée à y paſſer le reſte de ſa vie, entre les ſoins qu'elle devoit à l'éducation de ſes enfans, & ceux qu'exigeoit le

rétabliſſement de ſa terre, qui étoit dans l'état le plus délabré.

Arrivée à cette terre avec ſa famille, Madame la Marquiſe de *** annonça que, voulant régir ſa terre par elle-même, il falloit lui remettre un état détaillé des objets qui en dépendoient; en vain tous les moyens furent employés pour la détourner de ce projet; le remède étoit preſſant, & il n'y avoit qu'elle qui pût en rendre l'application efficace. Quelle fut ſa ſurpriſe dans l'examen qu'elle en fit, lorſqu'elle s'apperçut que le château tomboit en ruines, que les bâtimens de la ferme crouloient, que la baſſe-cour & les jardins ſembloient abandonnés, que les vergers peuplés d'arbres de mauvaiſe eſpèce étoient

couverts de mouſſe, de champignons & de chenilles ; les prés vieux & uſés, les vignes ſans culture, & preſque tous les terreins en friche.

De pareils déſordres avoient bien droit de l'effrayer ; mais l'intention où elle étoit de modérer ſes beſoins & d'économiſer ſur toutes les dépenſes, lui laiſſa entrevoir l'eſpérance de les réparer tous. Elle mit bientôt à profit ſur ſon propre fonds les préceptes qu'elle avoit puiſés dans la lecture des bons livres, dont elle avoit éclairé & nourri ſon eſprit ; la ſolidité de ſes goûts ne tarda donc point à la familiariſer avec le genre de vie agricole, à lui faire oublier le tumulte importun des cités, & les futiles occupations que demandoit

ſon

ſon état dans le commerce de la ſociété.

Son premier ſoin fut de faire retourner les prés & les enſemencer de bonnes graines, planter une nouvelle vigne, rajeunir les vieilles en les provignant, alterner les cultures, préparer des fumiers pour les nouveaux plants, ſubſtituer aux animaux affoiblis par l'âge, les maladies & le manque de ſoins, des beſtiaux plus vigoureux & d'une meilleure race; de renouveler ſes vergers, de tirer enfin un produit plus utile qu'elle ne l'avoit par le paſſé, de ſes champs, de ſes jardins & de ſa baſſe-cour.

D'un autre côté, le petit nombre d'inſtrumens & leur défectuoſité, répondoient au mauvais état des bâti-

mens & des terres ; il fallut également ſe monter en uſtenſiles plus parfaits. Bientôt, moyennant ces changemens, ces améliorations, & quelques bonnes années ſucceſſives, elle eſt parvenue à connoître ſes véritables reſſources & à les étendre au point que la terre qui coûtoit plus qu'elle ne produiſoit, eſt devenue en moins de ſix ans, dans ſes mains, un vrai tréſor, qui l'a miſe dans l'heureuſe poſition de faire un très-grand bien à tout ce qui l'environne.

Dans ſon plan général d'adminiſtration économique, elle a commencé par ſupprimer tout cet appareil de grandeur qui ne ſervoit qu'à cacher ſes beſoins & à les accroître. Son vaſte château eſt devenu une ſimple

métairie, de manière que la Dame du lieu eſt devenue une bonne fermière; ce n'eſt même que ſous ce nom ſi reſpectable, qu'elle m'a permis de la déſigner dans tout le cours de cet ouvrage.

Connoiſſant mon goût pour les travaux champêtres, Madame la Marquiſe de *** me conſulta à diverſes repriſes; ſes queſtions & ſes réponſes portoient toujours l'empreinte d'un intérêt ſi marqué, que j'écrivis à un de mes amis qui demeure dans ſon voiſinage, pour connoître plus en détail le bien qu'elle faiſoit; je ne pus même réſiſter au plaiſir d'aller ſur les lieux m'en aſſurer par moi-même, & préſenter à cette première fermière du canton l'hommage de

tous les ſentimens qu'elle m'avoit inſpirés : j'avouerai que tout ce dont j'ai été témoin, s'eſt trouvé encore fort au-deſſus de l'opinion que j'en avois d'abord conçue. Ne diroit-on pas que *Demahis* l'avoit en vue, lorſqu'il a fait le portrait de la femme reſpectable.

« Son bonheur eſt d'ignorer ce » que le monde appelle les plaiſirs ; » ſa gloire eſt de vivre ignorée, ren- » fermée dans les devoirs de femme » & de mère ; elle conſacre ſes jours » à la pratique des vertus obſcures ; » occupée du gouvernement de ſa » famille, elle régne ſur ſon mari » par la complaiſance, ſur ſes enfans » par la douceur, ſur ſes domeſti- » ques par la bonté ; ſa maiſon eſt

» la demeure des ſentimens religieux,
» de la piété filiale, de l'amour conju-
» gal, de la tendreſſe maternelle, de
» l'ordre, de la paix intérieure, du
» doux ſommeil & de la ſanté; éco-
» nome & ſédentaire, elle en écoute
» les paſſions & les beſoins; l'indi-
» gent qui ſe préſente à ſa porte,
» n'en eſt jamais repouſſé; l'homme
» licencieux ne s'y préſente point ».

Mais il ſera facile de mieux juger encore de ſon eſprit & de ſes vues, par l'extrait d'une lettre très-détaillée, qu'elle écrivit, il y a quelques années, à une femme de ſes amies, attachée à la Cour, & dans laquelle elle lui rendoit un compte fidèle de l'emploi de ſes momens à la campagne, & cherchoit à la déterminer à ſuivre

ſon exemple pour ſon bonheur & celui de ſes vaſſaux. C'eſt même dans cette lettre, qui m'a été communiquée depuis peu, que j'ai puiſé une partie des circonſtances que je rapporte, pour donner l'idée d'une maiſon champêtre bien adminiſtrée.

« Entièrement livrée, ma chère » Comteſſe, aux ſoins de ma famille » & au rétabliſſement de ſa fortune, » il m'a été impoſſible juſques à pré- » ſent, de répondre à vos queſtions » ſur mon nouveau genre de vie & » mon adminiſtration agricole. Je » mets à profit quelques momens » dont la ſaiſon me permet de diſ- » poſer pour ſatisfaire votre curioſité » & votre amitié.

» Ah ! ma chère Comteſſe, que

» c'eſt un ſpectacle agréable & tou-
» chant que celui d'une ſimple maiſon
» champêtre, où l'ordre, la paix &
» l'innocence ſe trouvent réunis ſans
» appareil & ſans éclat; qu'il eſt
» doux de vivre ſur l'héritage de ſes
» ayeux, & de voir fructifier l'ou-
» vrage de ſes ſoins; rien, non, rien
» n'eſt à comparer à l'avantage d'avoir
» ſouvent ſous les yeux la verdure
» fleurie, de planter ſoi-même un
» eſpalier, un verger, un boſquet,
» de greffer un arbre, c'eſt-à-dire de
» lui faire porter de bons fruits, en
» quelque ſorte malgré lui, de pré-
» ſider aux ſemailles, à la cueillette,
» aux récoltes & aux vendanges; les
» détails intéreſſans de la famille, des
» domeſtiques, de la baſſe-cour &

» du jardinage, tout cela occupe &
» attache ſi fort, qu'il ne reſte plus
» qu'une parfaite indifférence pour
» le luxe, la gêne & ces ennuyeuſes
» bagatelles dont on ſe fait des idoles
» à la ville; ici chaque inſtant du jour,
» tous les jours de l'année, & toutes
» les années de la vie, ménagent des
» jouiſſances pour toutes les ſaiſons
» & pour tous les âges. Je vais vous
» en donner une idée.

» Vous ne ſauriez croire, ma chère
» Comteſſe, combien ma ſanté s'eſt
» fortifiée depuis que je mène une
» vie active, & que mes occupations
» ſont auſſi variées. Je pourrois vous
» tenir le langage de *Gau*, dans un
» de ſes poëmes adreſſé à *Pope* :
» *Ce n'eſt pas que les amuſemens*

» *de la campagne ſoient le ſeul*
» *attrait qui m'y retienne ; tout y*
» *exhale le bonheur ; la ſanté flo-*
» *riſſante y a fixé ſon empire, elle*
» *y fortifie les nerfs de l'induſtrieux*
» *Cultivateur ; auſſi-tôt que la dili-*
» *gente alouette a ſalué le jour*
» *naiſſant, je dirige mes pas à tra-*
» *vers les champs baignés de roſée,*
» *pour contempler l'ardeur matinale*
» *du laboureur dans le cercle de ſes*
» *travaux.*

» On ne connoît guère les hommes
» deſtinés par la Providence à être
» laboureurs & à cultiver les champs ;
» ils ſont cependant bien précieux ;
» & ſans les peines qu'ils ſe donnent,
» on n'auroit pas ſi bon temps à la
» ville ; travaillant beaucoup & ga-

» gnant peu, ils ſont plus ſimples, » plus modérés, vivent beaucoup » enſemble ; ils ſentent le prix des » vertus ſociales ; ils font plus, » ils les pratiquent. A la campagne, » les conſeils pernicieux, les exem- » ples d'infidélités, les mauvais mé- » nages ſont extrêmement rares, & » rien n'eſt plus honteux que de ne » pas aimer ſa femme. C'eſt là que » les noms ſacrés de père, d'époux, » de frère, d'ami, de citoyen, ne » ſont pas de vains noms réprouvés » par l'uſage, & que l'on jouit ſans » diſtinction de la nature & de ſoi- » même.

» Les bons villageois ſont, il eſt » vrai, ſoumis à l'empire des pré- » jugés & plus eſclaves de la rou-

» tine que les habitans des cités ;
» mais avec de la perſévérance, &
» ſur-tout beaucoup de douceur, on
» les ramene peu-à-peu aux vrais
» principes, en conférant familière-
» ment avec eux, en mettant à leur
» portée les vérités qui les intéreſſent
» le plus, en encourageant leur acti-
» vité, & multipliant leurs reſ-
» ſources; enfin, par d'autres moyens
» auſſi faciles qu'efficaces, on ſe fait
» écouter & imiter; les ſuccès de-
» viennent enſuite une ſource inta-
» riſſable de délices & de plaiſirs.

» Je hâte, par mes vœux, l'inſtant
» où vous pourrez réaliſer le projet
» que vous avez formé de venir de-
» meurer ſur vos terres; vous n'en
» connoiſſez pas encore les habitans.

» Venez, venez, ma chère Com-
» teſſe, leur faire éprouver vos bien-
» faits, & goûter en parcourant les
» campagnes que vous aurez rendu
» floriſſantes & heureuſes, la ſatiſ-
» faction de pouvoir vous dire à vous-
» même :

Par-tout en ce moment, on me bénit, on m'aime ;
Je vois par-tout les cœurs voler à mon paſſage.

L'hiſtoire nous a fait aſſez connoître que les femmes ont reçu avec les charmes des graces, le germe de toutes les paſſions, & qu'elles ſont capables des plus grandes actions, dans les circonſtances qui demandent de la force, du courage, de l'eſprit & des vertus ; mais il paroîtroit bien étonnant que les honneurs littéraires

ne ſe ſoient pas réunis également en faveur de celles qui ſe ſont diſtinguées dans la vie privée, ſi on ne ſavoit que les Dames ſatisfaites du témoignage de leur ſentiment intérieur, y ont attaché leur unique gloire. Ces vertus domeſtiques, quoique ſans éclat, ſont cependant eſſentielles au bonheur particulier, & ont une grande influence ſur la proſpérité publique; l'homme en place le plus éclairé auroit dans les détails d'une maiſon également conduite, bien des exemples à puiſer, & dont il pourroit faire une heureuſe application à certaines parties de l'adminiſtration qui lui eſt confiée. *Socrate* n'a-t-il pas dit que de toutes les profeſſions, l'agriculture eſt celle qui nous enſei-

gne le mieux la pratique de la juſtice & la ſcience du gouvernement ; & dans le parallèle de l'économie & de la politique, *Ariſtote* n'a-t-il pas démontré que le maniement des affaires publiques devoit ſon origine au gouvernement de la maiſon ? Eh ! qu'importe que les décorations particulières qui caractériſent les rangs, les ſervices & le mérite, ne ſoient point également le partage des femmes ? Exiſte-t-il pour elles un témoignage plus flatteur, qu'un nom conſacré par l'eſtime & la conſidération univerſelle ?

Pour rendre ſes vaſſaux laborieux & vertueux, Madame la Marquiſe de *** n'a d'autre ſecret que de donner elle-même l'exemple du travail & de la vertu. Si quelqu'un, en la voyant,

étoit tenté de lui reprocher la ſimplicité de ſon extérieur, elle pourroit, en montrant ſes enfans, faire la réponſe de Cornélie : *Voilà mes bijoux, voilà mes richeſſes.* Mais je m'impoſe ſilence ; pourquoi faut-il que l'extrême modeſtie de cette eſtimable veuve me défende de tracer ici ſon éloge, & de tranſmettre à la vénération de ſon ſexe, le détail de ſes vertus ? Je n'aurois beſoin de parler ici ni de ſa naiſſance, ni des charmes de ſon eſprit, ni des graces répandues ſur toute ſa perſonne. Sa bienfaiſance & ſon humanité ſuffiroient pour en rendre le tableau intéreſſant ; au reſte, en offrant comme ſimple hiſtorien, le précis de ce qu'elle a fait & de ce quelle fait encore jour-

nellement, je me flatte d'exciter dans le cœur des ames ſenſibles qui l'imiteront, le plus vif intérêt pour leur modèle.

Peut-être ſeroit ici le moment de parler de l'état actuel où ſe trouve l'Économie rurale & domeſtique parmi nous, depuis qu'on l'a décorée du nom de ſcience ; de citer les auteurs qui ont le plus contribué à ſes progrès, & d'indiquer en même temps les véritables ſources où l'on peut puiſer de bonnes inſtructions à ce ſujet ; car il faut convenir que ceux qui ont prétendu qu'elle ne demandoit aucune étude préliminaire, ne l'ont conſidérée, ſans doute, que comme la pratique de quelques procédés iſolés, confiés au haſard & à la routine.

Le ſéjour à la campagne eſt, ſans contredit, le moyen le plus prompt & le plus efficace, pour s'inſtruire dans toutes les parties eſſentielles que cet art embraſſe; mais il faut néceſſairement réunir à la pratique la lecture des meilleurs écrits en ce genre, & ſans nulle prétention pour ſon opinion particulière, ſans enthouſiaſme pour les nouveautés, rendre témoins de ce qu'on y fait, les Cultivateurs les plus éclairés du voiſinage, écouter attentivement leurs obſervations, & faire bien enſorte ſurtout de diſtinguer ce qu'ils donnent comme le réſultat de leur expérience, d'avec ce qui n'eſt préciſément que le fruit de leurs préjugés, de leur routine & de leurs vieilles erreurs.

En Agriculture comme en Médecine, il convient d'obſerver la nature & de ne la contrarier jamais; car s'il y a des principes généraux & fondamentaux de l'art, il y a auſſi des méthodes bonnes pour certains pays, & qui ne peuvent convenir à d'autres. Les eſſais en petit réuſſiſſent aſſez ordinairement, parce que l'attention & tous les ſoins y ſont prodigués; mais s'agit-il d'en rendre l'application générale, les prétendus avantages de la pratique à laquelle on s'étoit fixé, s'évanouiſſent & ſe trouvent abſorbés par la difficulté & les frais du travail que la moindre circonſtance locale ne fait ſouvent encore qu'augmenter.

On ne ſauroit donc être trop en

garde contre les ſyſtêmes qui embraſſent & généraliſent tout, qui veulent ſoumettre tout à la même loi, au même régime; il faut encore être très-réſervé à l'égard des nouvelles inventions, confronter toujours la théorie des Savans avec l'expérience conſommée des Cultivateurs & la ſienne propre, afin de pouvoir corriger ce qui paroît défectueux dans les raiſonnemens des uns & dans la pratique des autres. A la campagne, il faut ſur-tout agir; & ſans l'expérience, la plus brillante théorie n'eſt réellement qu'une chimère.

Écrivain, qui que vous ſoyiez, ſi c'eſt dans le fond de votre cabinet & à la ville que vous vous occupez à rédiger quelques mémoires pour

les répandre enſuite ſous forme d'inſtructions ; étayez la théorie par la pratique : que vos préceptes ſoient ſimples, clairs, concis & exprimés dans le langage qui convient aux habitans des campagnes. Ne ſont-ils pas déja aſſez à plaindre d'être aſſujettis à des travaux pénibles ſans encore devenir les victimes de promeſſes qui les éblouiſſent toujours & ne ſe réaliſent jamais ? Apprenez-leur à diſtinguer ces annonces merveilleuſes de culture, qui n'ont jamais exiſté que dans l'imagination de quelques têtes exaltées, d'avec les récits fidèles de ce qui a été exécuté à diverſes repriſes avec le même ſuccès ; ne leur propoſez jamais les petites expériences que vous faites dans de petits

quarrés abrités de toutes parts & parfaitement choiés, comme la règle de ce qu'ils doivent obtenir en grand & en plein champ. Souvenez-vous encore que le procédé le mieux éprouvé deviendra impraticable par cela ſeul qu'il exigera des ſoins, de l'embarras & des frais. Avant de les engager à renoncer à leur méthode pour adopter la vôtre, aſſurez-vous ſi celle qu'ils ſuivent n'eſt pas plutôt ſuſceptible d'amélioration que de changement; &, dans ce cas, réduiſez-vous à la perfectionner; ſans cette précaution eſſentielle, vous manquerez votre objet; & au lieu d'éclairer ſur les bonnes pratiques, vous multiplierez les préjugés des bons villageois, toujours trop diſpoſés à ſe

précipiter devant l'erreur, & toujours trop lents à l'abandonner.

Un art auſſi univerſellement pratiqué que l'eſt l'agriculture, ne manque point ordinairement d'écrivains, chaque nation a prnduit les ſiens; & il exiſte preſque autant de livres ſur l'Économie rurale, qu'elle peut embraſſer d'objets différens. Mais pour épargner aux femmes qui paſſent une partie de l'année à la campagne les frais d'un grand nombre de volumes, comme auſſi le temps qu'elles employeroient en pure perte à les parcourir, nous allons, parmi les ouvrages conſacrés à cette ſcience, indiquer ceux qui nous paroiſſent mériter d'être conſultés, & qui, dans la bibliothèque de Madame la Marquiſe

de ***, forment un des articles principaux.

Les anciens, ſelon elle, ſont les plus dignes de l'attention & de la reconnoiſſance; ils ont bien écrit en agriculture, parce qu'alors les mœurs étoient plus ſimples, & que les objets de frivolités n'avoient pas pris la place des occupations utiles; les meilleurs ouvrages qu'ils aient laiſſés, ſont les *Traités d'Économie rurale* de *Caton*, de *Varron* & de *Columelle*, que *M. Saboureux de la Bonneterie* a traduits & publiés; en les liſant, on ſe croit tranſporté à la campagne avec ces Savans, les plus célèbres Cultivateurs de l'ancienne Rome; & il eſt difficile en même temps de ne pas s'appercevoir que certains Écrivains

modernes y ont puiſé à pleine main, que pluſieurs d'entr'eux leur doivent la réputation dont ils ont joui ; que ſi les compilations en ce genre ſont nombreuſes, les livres qui renferment de bonnes connoiſſances, d'excellens préceptes, & une théorie claire, ne ſont malheureuſement que trop rares.

Le *Théâtre d'Agriculture d'Olivier de Serre*, qui vivoit ſous le règne d'Henri IV, la *Correſpondance rurale*, & *l'Ecole du Jardin fruitier* de M. *de la Bretonneri*, le *bon Fermier* & la *bonne Fermière*, l'*École du Jardin potager* par *M. Deſcombes*, la *Maiſon ruſtique*, le *Manuel des champs*, le *Traité de la Quintinie*, tous ces ouvrages eſtimables renferment des détails eſſentiels, des vues nouvelles

nouvelles & un patriotiſme digne des plus grands éloges.

Le ſeul livre volumineux, le ſeul qui mérite à tous égards d'être lu & médité par les perſonnes vouées aux occupations rurales, c'eſt le *Cours complet d'Agriculture* par *M. l'Abbé Roſier*, ce Recueil, qui juſtifie pleinement le titre qu'il porte, doit être compté dans ce petit nombre des productions qui honorent le ſiécle & la nation. Comme Dictionnaire, il eſt le réſultat de tout ce que les Phyſiciens & les Agronomes les plus expérimentés des différens cantons ont donné ſur l'économie champêtre; &, comme cours complet, il préſente des idées profondes & des vues nou-

velles qui n'appartiennent qu'à ſon eſtimable & ſavant Auteur.

Les Mémoires que la Société Royale d'Agr culture publie par trimeſtres, ſont des ſources d'inſtruction qui méritent une attention particulière; ils offrent des découvertes dans les différentes branches de l'Économie rurale domeſtique, des détails ſur les nouvelles cultures & les inſtrumens agraires que rendent plus utiles les gravures néceſſaires à leur intelligence; ce n'eſt donc point l'ouvrage de ces Écrivains qui débitent les rêves enfantés dans le cabinet pour endoctriner les gens de la campagne, & groſſir leurs volumes à titre faſtueux; ce qu'il renferme eſt le fruit de

la longue expérience de Phyſiciens qui mettent la main à l'œuvre, ou de riches Propriétaires qui paſſent leur vie à faire valoir leurs terres & à conſulter les plus habiles Cultivateurs de tous les pays, qu'ils étudient, parcourent; ou bien enfin, de Laboureurs dont les aſſemblées tenues chaque mois en différens cantons de la Généralité de Paris, mettent la Société à même de publier d'excellentes obſervations-pratiques.

Il paroît tous les ans, ſous le titre *d'Année rurale*, un ouvrage où l'on trouve l'extrait de ce qui a été publié de plus intéreſſant dans l'année, ſoit dans les meilleurs livres d'agriculture, ſoit dans des mémoires particuliers adreſſés à l'Auteur par diffé-

rens Cultivateurs. C'eſt ſans contredit le ſeul Calendrier vraiment utile ; il mérite d'être diſtingué de cette foule d'ouvrages éphemères qui portent auſſi le titre de Calendrier ; il pourra par la ſuite former une bibliothèque ſuffiſante pour le ſimple Cultivateur. Le Savant qui s'eſt chargé de le mettre en ordre, joint à une grande étendue de lumières, le mérite de mettre l'inſtruction à la portée des gens de la campagne.

Si au milieu de cet eſſaim d'êtres oiſifs, préſomptueux, incapables de s'occuper utilement des travaux qu'ils ſe mêlent de juger, quelques-uns des ouvrages que je viens d'indiquer, n'ont pu ſe dérober aux traits malins du ſarcaſme & de la ſatyre, ils ne

méritent pas moins d'être consultés & de servir de guide à quiconque bornera son ambition à jouir des richesses réelles de la campagne ; d'ailleurs, à quoi sert, dit la Bruyère, cette lutte éternelle contre le génie ? les épigrames & les libelles disparoissent bientôt ; les bons ouvrages restent, & la mémoire de leurs auteurs est honorée & bénite par la postérité.

Quoi qu'il en soit, il est démontré qu'à mesure que les Savans dirigent leurs travaux vers les objets utiles, la masse des erreurs diminue dans les campagnes, & le nombre des vérités augmente ; les Cultivateurs de leur côté voyent aujourd'hui leurs soins récompensés plus constamment par de riches moissons ; l'art de préparer

les ſemences & de diſpoſer la terre à les recevoir eſt mieux connu, les grains ſont facilement garantis des maladies qui leur ſurviennent pendant qu'ils ſe développent, nos récoltes ſont moins expoſées que ci-devant à ces accidens qui anéantiſſent en un clin d'œil, l'eſpoir, l'abondance & la vie d'un canton entier; enfin, les moyens de prolonger la durée de nos proviſions rempliſſent plus complettement les effets qu'on avoit lieu d'en attendre.

Toutes ces parties s'étoient reſſenties de l'influence, du concours de lumière du Phyſicien & de l'Agriculteur. On ne pourra plus nous appliquer ce que Columelle diſoit à ſes contemporains, que l'art le plus né-

ceſſaire à la vie, celui qui tient le plus près à la ſageſſe, n'avoit ni diſciples qui l'appriſſent, ni maîtres qui l'enſeignaſſent; tandis qu'il avoit vu ſe former des écoles de Danſeurs, de Muſiciens, de Géomètres, de Coëffeurs, de Cuiſiniers; puiſque les femmes ſont enfin perſuadées, qu'indépendamment des arts d'agrément qui répandent un charme infini ſur leurs jours, il y a d'autres connoiſſances précieuſes à acquérir, dignes d'attacher fréquemment leurs regards & de mériter leur attention; mais il eſt temps de paſſer au plan de cet ouvrage.

La poſition & la conſtruction de la métairie, les opérations qu'on y exécute, les ſoins de la baſſe-cour &

du jardinage, les travaux des champs, étant les grands objets auxquels se rapportent tous les procédés de l'Économie rurale & domestique, leur développement formera naturellement la division de cet ouvrage en six parties, dont chacune prise en particulier, deviendra un tableau des pratiques champêtres, & leur réunion l'ensemble d'une petite maison rustique.

En considérant Madame la Marquise de *** au milieu de sa famille, de son domestique & de ses vassaux, on verra que sa conduite envers eux offre dans cette première partie un précis de Philosophie rurale.

Son attention à surveiller l'intérieur de la maison & à l'approvisionner,

ne la rend étrangère à aucune des opérations du grenier, de la cuiſine, de la boulangerie, de la laiterie, de la fromagerie, de la fruiterie & de la lingerie. Cette eſpèce de code de ménage ſera l'objet de la ſeconde partie.

Il s'agira dans la troiſième, des moyens de former une baſſe-cour utile, du choix des animaux, du temps & de la manière de les élever, de les nourrir, de les conſerver, de les traiter quand ils ſont malades, de les engraiſſer, de les multiplier, & de les vendre à temps convenable; enfin, de tout ce qui concerne cette branche importante d'économie, la plus ſolide richeſſe de l'agriculture.

Après ces objets, vient ce qu'on

appelle le jardinage, c'eſt-à-dire, la culture des terres renfermées dans la métairie, & ſur leſquelles on raſſemble des fleurs, des légumes & des fruits ; leur variété préſente l'aſpect d'un jardin anglois, mais infiniment plus précieux que ces petits labyrinthes, la plupart bien étroits, bien tortueux & bien inutiles, connus maintenant ſous ce nom.

La culture des grains & les prairies, tant naturelles qu'artificielles, ſont l'objet de la cinquième partie. C'eſt là que Madame la Marquiſe de *** déploye l'étendue des connoiſſances qu'elle a acquiſes ſur les différentes natures des terres, ſur la meilleure méthode de les labourer, de les fumer, & ſur l'eſpèce de produc-

tion qui convient à chacune d'elles ; elle prouve que le ſol n'eſt point ſuſceptible d'épuiſement, de laſſitude, ni de repos ; que les jachères chantées par Virgile, & trop célébrées par nos bons ayeux, ſont plus nuiſibles qu'utiles à l'agriculture, & qu'on ne parvient à rendre la terre féconde, qu'en lui faiſant rapporter ſucceſſivement & ſans interruption, le plus grand nombre poſſible de diverſes plantes.

Les vignes, les bois, les étangs & les viviers, forment la ſixième & dernière partie, dont les détails préſentent également des moyens multipliés de ſe procurer des jouiſſances utiles & agréables.

Tel eſt le plan que j'ai cru devoir

adopter pour décrire le cercle des occupations de la campagne, & qui ſont abſolument celles auxquelles ſe conſacre Madame la Marquiſe de ***; ſans doute, il ne faut pas poſſéder une riche terre pour pouvoir profiter des ſages & utiles leçons qu'elle donne; une femme avec une fortune médiocre, peut, même à la ville, dans ſon adminiſtration domeſtique, en recueillir tout le fruit & devenir comme elle un modèle à ſuivre.

Si j'ai l'avantage d'obtenir le ſuffrage de ce ſexe aimable, qui a tant d'influence ſur le nôtre, mes vœux ſeront comblés. Puiſſé-je voir toutes les femmes véritablement occupées à remplir des devoirs auſſi indiſpenſables, dont la pratique, en leur

donnant

donnant des droits à la tendreſſe de leurs maris, & à la vénération publique, leur donnera le deſir de s'en rendre dignes!

Femmes aimables, qui lirez cet ouvrage, perſuadez de bonne heure à vos filles, qu'il n'y a point d'occupations plus humiliantes aux yeux de la ſaine raiſon, de moins conformes aux bonnes mœurs & à la proſpérité de la famille, que celles que leur ſuggère un vain deſir de plaire. Ayez ſoin de leur répéter qu'on perd ſouvent en confiance, en véritable eſtime, ce qu'on gagne en agrémens. Apprenez-leur à conduire leur ménage ſelon les règles d'une ſage & prudente économie, ſi vous voulez qu'elles réuniſſent toutes les vertus

qui caractériſent les épouſes chaſtes, les mères tendres, les maitreſſes compatiſſantes ; en un mot, les bonnes fermières. C'eſt pour celles-ci qu'un Citoyen eſtimable, à qui l'Économie rurale a des obligations infinies, a compoſé la Fable ſuivante.

LA POULE ET LES POULETTES,

FABLE.

Une poule aimable, charmante,
Etoit l'honneur d'un nombreux poulailler,
Poule de cœur, ménagère agiſſante,
La première toujours & dernière au palier ;
A chercher la pâture on la voyoit ardente,
Et plus adroite encore à la trouver :
Sur-tout exacte à pondre, attentive à couver,
De ſes pouſſins la bonne mère
Avoit rempli la baſſe-cour entière ;
Eh ! quel ſoin à les élever,

A les nourrir ! auſſi l'honneur fut ſon partage.
De ſa race ſortoient tous les coqs du village.
Et par leur naïve beauté,
L'éclat de leur plumage & leur vivacité,
On voyoit ſes tendres poulettes
Des jeunes coqs d'alentour,
Faire les deſirs & l'amour.
Elles étoient à peine demi-faites,
Des coquelets la crête à peine rougiſſoit,
Que chacun d'eux plein d'ardeur s'empreſſoit,
Vouloit plaire & réuſſiſſoit.
La poule en moins d'un rien n'avoit plus de poulettes,
Point n'en faiſoit aſſez pour les coqs du canton.

C'eſt richeſſe qu'un beau renom,
O ſages mères de famille !
Vous marirez bientôt vos filles,
Si vous ſuivez cette leçon.

ARTICLE PREMIER.

De la Métairie.

IL paroît néceſſaire, avant d'expoſer en détail les pratiques rurales & domeſtiques, de déterminer ce qu'on doit entendre par le mot *Métairie*, & d'indiquer les différentes parties qui la compoſent.

Le local deſtiné à la demeure de la famille, des domeſtiques & des animaux, à mettre à couvert les objets de leur conſervation, de leurs alimens, de leur boiſſon, les inſtrumens néceſſaires à l'exploitation des terres & les produits qui en réſultent; la réunion enfin de tous ces bâtimens porte le nom de *Métairie*. Arrêtons-nous

d'abord au logement du propriétaire ; c'eſt le centre de toutes les opérations.

Prévenue par l'ouvrage du Père *Vaniere*, qu'il ne faut pas ſe laiſſer ſéduire à la première inſpection d'une terre, parce que ſouvent la ſuperficie du ſol trompe, l'agrément d'une belle ſituation enchante ; que ce qui eſt bon en ſoi & par ſa valeur intrinſèque, doit toujours plaire par préférence, la bonne Fermière ne ſe détermina à réaliſer ſon projet, qu'après en avoir examiné & approfondi toutes les conſéquences.

Le ſeul aſpect du canton, des champs & des vignes lui avoit déja fait juger que le pays où elle devoit ſe fixer avec ſa famille étoit ſain & d'un bon rap-

port. Le teint fleuri des habitans, le grand nombre de vieillards des deux ſexes, la végétation vigoureuſe des arbres & des plantes ſauvages qui en couvroient le ſol inculte, la proximité d'un marché & d'une rivière navigable, l'accès des chemins praticables pendant toute l'année ; en falloit-il davantage pour la convaincre ? La médiocrité du produit de la terre, pour qui la facilité des tranſports & du débouché des denrées eſt toujours une ſource abondante de richeſſes, vient en effet d'un vice d'exploitation, & s'il régne conſtamment dans certains cantons des fièvres en automne, le local bas & humide, & particulièrement l'eau ſtagnante dont ſont remplis les foſſés qui les en-

tourent, y ont plus de part que la conſtitution naturelle de l'atmoſphère.

La plus grande preuve qu'on puiſſe donner en effet, que c'eſt à l'état de ſtagnation de l'eau qu'il faut attribuer les maladies graves qui, à certaines époques de l'année, ſe déclarent parmi ceux qui habitent les endroits humides voiſins d'étangs, de marais, & même de petites rivières qui coulent lentement, c'eſt qu'il exiſte dans le royaume des cantons extrêmement aquatiques, où l'on n'éprouve cependant aucune de ces indiſpoſitions particulières.

Parmi les exemples qui s'offrent en foule pour juſtifier la vérité de cette obſervation, choiſiſſons Chan-

tilly, ce lieu enchanté, toujours l'objet de l'admiration de ceux qui le voyent; Chantilly, placé dans un fond tout couvert d'eaux, & circonscrit pour la plus grande partie par d'épaisses forêts, sembleroit, par sa position, devoir être mal sain; cependant ses habitans y jouissent de la meilleure santé, ils ne se ressouviennent pas même d'avoir jamais essuyé de ces maladies dont sont ordinairement affectés ceux qui vivent dans les endroits aquatiques & marécageux.

La raison de cet avantage vient absolument de l'état des eaux, qui continuellement agitées par de grands courans que la nature & l'art ont multipliés dans ce superbe lieu, s'ex-

halent en vapeurs bienfaiſantes, rafraîchiſſent l'air & le renouvellent ; la ſanté, rappelée dans tous les endroits marécageux qui ont été deſſéchés, ne laiſſe plus aujourd'hui aucun doute ſur l'inſalubrité des eaux croupiſſantes ; ainſi le même fluide qui, mis en mouvement, procure & conſerve la ſalubrité de l'air aux grandes villes & aux lieux habités, porte au loin l'infection & la mort dès qu'il eſt ſtagnant. Combien de Seigneurs vivant dans leurs terres dans l'intention d'y reſpirer un air pur, ſe trouvent à la fin de l'été, dans leurs châteaux environnés d'eaux, attaqués de maladies, & ſont forcés de revenir à la ville, eux & leurs gens, pourchaſſés par

la fièvre, ou à peine convaleſcens!

Indépendamment de la ſituation mal ſaine du château de la bonne Fermière, il étoit encore éloigné de la ferme, & celle-ci ne ſe trouvoit pas non plus au centre des poſſeſſions; d'où il réſultoit une perte de temps conſidérable pour les hommes & les beſtiaux, lorſqu'il s'agiſſoit de tranſporter les fumiers de la métairie aux champs, & d'en rapporter les récoltes.

Cette nouvelle circonſtance ajoutée à celle du mauvais état des bâtimens, ne laiſſoit point d'alternative entre la néceſſité de faire ou de promptes & diſpendieuſes réparations, ou de

nouvelles conſtructions ; le dernier parti parut mériter la préférence ; mais il s'agiſſoit d'examiner attentivement la nature du terrein ſur lequel le bâtiment devoit être aſſis, & s'il exiſtoit de bonnes eaux pour les beſoins de la ferme ; car il n'en coûte pas davantage pour avoir cette boiſſon bonne & ſalubre, que pour s'en procurer une de médiocre qualité.

Nous croyons que cet examen préalable ne paroît pas aſſez important aux yeux même de ceux dont la profeſſion eſt de bâtir. Le fond eſt-il marécageux, par exemple, on eſt perpétuellement expoſé à une influence méphytique, ſi on n'a pas l'attention d'en couvrir la ſurface avec

un lait de chaux fort épais. Il exiſte une foule de maiſons naturellement mal ſaines, préjudiciables non-ſeulement à la ſanté de leurs habitans, mais encore aux objets d'approviſionnement qu'on y tient en réſerve.

Les artiſtes occupés d'hydraulique ne ſont pas non plus exempts de reproche. D'où vient donc l'indifférence de la plupart d'entr'eux pour acquérir les connoiſſances indiſpenſables des propriétés qui caractériſent la bonté des eaux qu'ils ſont chargés d'amener pour le ſervice public? Peuvent-ils ignorer que celles qui ſont dures & crues, cuiſent toujours mal les légumes, les herbes, les viandes, qu'elles ne prennent point le ſavon, lavent imparfaitement le

linge, exigent en outre des ſoins préalables pour devenir potables.

Grande dans ſes vues comme dans ſes moyens, la bonne Fermière avoit obſervé que ſon château étoit beaucoup trop vaſte & la ferme trop petite pour l'étendue du domaine; elle réſolut de circonſcrire l'un & d'augmenter l'autre; de manière que le terrein qu'elle a épargné ſur ſon habitation, elle a cru plus utile de le joindre à ce qui devoit former les granges, les écuries, les étables, les hangards, parce qu'une meilleure exploitation exigeroit plus de beſtiaux à loger, d'uſtenſiles & de productions à ſerrer.

Il y avoit au bout du jardin un parc de l'eſpèce de ceux qu'on a nommé,

mais très-improprement, parc d'agrément : c'étoit une vaſte ſolitude où l'on ne reſpiroit que l'ennui, & qui, occupant une certaine étendue de pays, ne faiſoit qu'accroître la dégradation des terres & la misère publique ; les murs de ce parc tomboient, elle ne les fit point relever, une haie les remplaça, & toutes les portions de terreins perdues ont été miſes en valeur ; l'œil agréablement trompé, promène ſes regards auſſi loin qu'ils peuvent s'étendre.

Après s'être aſſurée de la fertilité du ſol, de la ſalubrité de l'air, & de la bonne qualité des eaux ; après avoir reconnu que le penchant d'une colline étoit la poſition qui réuniſſoit le plus d'avantages & le moins d'incon-

véniens, pour que cette habitation ſe trouvât préciſément à l'extrêmité du parc & au centre de ſes poſſeſſions, la bonne Fermière ne ſongea plus qu'à faire démolir le château & à en employer les matériaux à la conſtruction d'une maiſon, mais ſimple & commode.

N'ayant pour but que la facilité du ſervice de la métairie, la ſolidité des bâtimens, & le bien-être de ceux qui devoient l'habiter, elle avoit remarqué qu'il étoit poſſible, en conſtruiſant une maiſon, d'éviter une foule d'inconvéniens qu'il falloit prévenir dès le principe, ſans quoi tous les moyens propoſés enſuite pour y remédier étoit inſuffiſans: elle fit de ſes obſervations & réflexions à cet égard,

l'objet d'un mémoire qu'elle adreſſa, avec un état de ſa famille, de ſes domeſtiques & de ſon exploitation, à un Architecte connu avantageuſement dans la Capitale, bien inſtruit de la différence qu'il faut mettre entre un bâtiment utile & un édifice agréable.

Elle lui recommanda entr'autres de conſtruire ſa maiſon de manière à ne point être ſujète aux réparations perpétuelles que la mauvaiſe combinaiſon des combles & les décharges des eaux entraînent toujours, de faire employer des bois ſecs pour ſes planchers & ſes menuiſeries, de donner aux cheminées les dimenſions & la forme convenables, pour éviter la fumée, & ne point l'expoſer à recourir à la fauſſe

ſcience des fumiſtes qui, ſemblables aux charlatans, prétendent poſſéder le ſecret d'empêcher les cheminées de fumer, parce qu'ils appliquent le même moyen par-tout où il s'agit de combattre cet inconvénient; de placer ſi bien l'ouverture des portes & des fenêtres, qu'elle pût parer dans tous les temps aux alternatives du chaud & du froid, & avec peu de moyens échauffer ou rafraîchir les appartemens. Enfin, elle déclara qu'elle ne vouloit ni boiſerie ni lambris, à cauſe du défaut qu'ils ont de donner des vents coulis, de receler les inſectes, les ſouris, &c.

Les vues ſages & réfléchies de la bonne Fermière ont été parfaitement ſecondées; ſon Architecte lui procura

ARTICLE II.

Diſpoſition générale de la Métairie.

CONFORMÉMENT au principe de *Pline*, qui recommande que l'étendue de l'habitation ſoit relative à celle du domaine; qu'elle regarde, s'il eſt poſſible, le Nord dans les climats chauds, le Midi dans les climats froids, & l'Orient équinoxial dans les cantons tempérés; la bonne Fermière voulut que la façade principale de ſa maiſon fut expoſée au Midi; en ſorte qu'elle reçût, dans toute ſa longueur, les rayons du ſoleil, pendant l'hiver, & ne fût point expoſée aux grandes chaleurs pendant l'été.

Rien n'eſt plus heureux que l'em-

placement qu'elle a choiſi : ſa maiſon a un aſpect riant, la vue ſe porte ſur un payſage où ſe réunit tout ce qui forme la beauté d'un ſite champêtre ; elle eſt iſolée, parce que c'eſt là ce qui contribue le plus à rendre la demeure ſaine & habitable dans tous les temps & dans tous les lieux. Ainſi, les maiſons de l'ancienne Rome étoient conſtruites de manière qu'on circuloit librement tout autour ; la manie du jour eſt d'entaſſer les bâtimens, de les élever, & de ſupprimer ce qui ſeroit capable de corriger l'air, en arrachant le peu d'arbres & de végétaux qui ſe trouvent dans les environs.

Le bâtiment deſtiné à former le chef-lieu, eſt ſitué entre cour & jar-

din ; il conſiſte en un corps-de-logis de dix toiſes de face ſur ſept de profondeur ; tout le rez-de-chauſſée eſt conſacré au ſervice de la métairie : & le premier étage, à la demeure de la bonne Fermière & de ſa famille : dans le comble ſont pratiquées les chambres de ſes domeſtiques : mais comme il étoit plus grand qu'il ne falloit pour cet uſage, elle a eu l'attention de ne placer les logemens que vers les expoſitions qui étoient à l'abri des rigueurs du chaud & du froid : le ſurplus ſert de ſerres, d'étendoir pour le linge & de greniers pour les blés & les farines.

Au rez-de-chauſſée, eſt la cuiſine du côté de la baſſe-cour, avec une porte qui y communique, à

côté eſt la boulangerie, avec entre-ſol ; au milieu & ſur le jardin eſt une grande ſalle ſervant de commun, & au beſoin, de ſalle pour la réunion de ſes vaſſaux, & pour faire pendant à la cuiſine, une grande pièce pour la leſſive : on s'eſt réſervé ſur la cour une entrée & un entre-ſol au-deſſus, un veſtibule du côté de la cour, communiquant à deux eſcaliers, un pour la maitreſſe & un pour les gens de ſervice.

Sous toute la ſuperficie de ſon bâtiment, elle a fait pratiquer des caves ; & pour les rendre plus ſaines, elle a eu la précaution d'arroſer le ſol d'un lait de chaux très-épais ; elles ſont profondes & à l'abri du chaud & du froid.

La baſſe-cour correſpond à la

maiſon, & la porte principale eſt en face. Quoiqu'on ſoit dans l'uſage de rapprocher tous les bâtimens qui la compoſent, de manière à former l'enceinte d'une cour plus longue que large, la bonne Fermière a mieux aimé employer un peu plus de terrein pour iſoler ces bâtimens, les garnir de quelques arbres, en leur donnant un coup-d'œil plus agréable. C'eſt d'ailleurs le moyen le plus efficace pour prévenir la multiplication des animaux deſtructeurs, leur invaſion, & ſe garantir de ces grands incendies qui conſument la totalité d'une baſſe-cour & des granges, avant qu'on ait pu y apporter des ſecours.

Par cette poſition, elle voit ce

qui ſe paſſe dans l'intérieur de ſa maiſon, de ſa baſſe-cour & de ſes jardins. La grille une fois fermée, tout eſt ſous ſa main, ſon monde eſt dans le devoir, & perſonne ne peut ſe dérober à ſes regards; car ſelon cet adage de l'inimitable La Fontaine :

Il n'eſt, pour voir, que l'œil du Maître.

Les avenues qui conduiſoient au château étoient larges & multipliées, ſuivant l'uſage, pour donner un air de grandeur au plus petit domaine: elle les a réformé, & n'en a voulu que trois; ſavoir, une pour joindre le grand chemin qui conduit au marché voiſin, une autre pour aller à la paroiſſe principale, & la troiſième pour ſe rendre aux champs; de ſorte cependant que la

maiſon

maiſon forme perſpective à l'extrémité de chaque avenue.

Au lieu de garnir ces nouvelles avenues d'une double rangée d'arbres comme étoient les anciennes, elle n'en a voulu qu'une, formée de cerifiers, de noyers & de châtaigniers. Ces arbres, qu'une folle vanité a proſcrit des avenues, lui ont paru mériter la préférence, non-ſeulement parce qu'ils donnent du fruit en abondance, mais encore par la raiſon que le climat & la nature du ſol leur ſont favorables, & que leurs racines ne vont pas dévorer la ſubſtance des grains, à plus de quinze à vingt toiſes, comme celles de l'orme, du tilleul, du maronnier d'Inde

principalement, le moins utile de tous.

Il falloit cependant que les arbres des anciennes avenues fuſſent tortueux & couronnés, qu'ils occupaſſent beaucoup de terreins inutiles, & que leur ombrage nuisît aux récoltes, pour ſubir auſſi promptement la réforme; car la bonne Fermière, en mère de famille qui met ſa conſolation à penſer qu'elle revit dans ſes enfans, plante beaucoup & arrache peu : elle a tiré des meilleures pépinières connues, de quoi garnir toutes ſes poſſeſſions; & au lieu de de les borner par des pierres ou par des poteaux, ce ſont des arbres qui les indiquent & les ſéparent.

En établiſſant par-tout une vigoureuſe végétation, en deſſéchant par des ſaignées profondes les endroits marécageux, en diminuant le nombre des avenues & leur étendue, en mettant à profit tout ce qui étoit conſacré au coup-d'œil, elle a reſtitué à l'agriculture une quantité conſidérable de terreins deſtinés ſeulement à récréer la vue.

Le pavillon que la bonne Fermière fut contrainte d'habiter pendant tout le temps que l'on mit à bâtir ſa maiſon, étoit la ſeule partie meublée du château, mais elle étoit tellement humide, que le linge, les meubles, tout y moiſiſſoit : elle fit diſtribuer dans les appartemens une certaine quantité de bois de chêne très-ſec,

deſtiné au chauffage. Ce bois abſorba l'humidité, au point que le papier, qui, en temps de pluie, ſe ramolliſſoit & ſembloit trempé dans l'eau, ſe conſerva très-ſain : elle n'oublia pas d'employer le même moyen lorſqu'il fut queſtion de loger au bâtiment neuf.

Il n'y a abſolument que le temps ſeul qui puiſſe rendre habitable une maiſon nouvellement conſtruite, parce que les matériaux employés à la bâtiſſe renferment une énorme quantité d'eau, dont les émanations produiſent toujours ſur les corps organiſés, des impreſſions déſavantageuſes. Ce n'eſt point qu'on ne parvienne à accélérer l'évaporation de cette humidité, en ouvrant dans le

jour, lorſqu'il fait ſec, les portes & les fenêtres, en allumant pendant la nuit, du feu dans des poëles & dans les cheminées. Mais avant d'y faire loger perſonne, la bonne Fermière crut qu'il étoit de la prudence d'employer encore la précaution dont nous venons de parler, comme auſſi de faire paſſer ſur les murs un lait de chaux.

Il régne dans l'arrangement de la métairie un ordre qui en facilite toutes les opérations; rien de ce qui s'y fait n'eſt étranger à la bonne Fermière; mais conſidérons la auparavant au milieu de ſa famille & de ſon domeſtique qu'elle guide, de ſes vaſſaux qu'elle inſtruit, des journaliers qu'elle occupe, des pauvres qu'elle ſoulage, des malades qu'elle viſite & conſole.

ARTICLE III.

Devoirs à l'égard de ſa famille.

L'EXEMPLE eſt le plus ſage des préceptes, la leçon la plus perſuaſive, enfin, le meilleur livre des mœurs.

Au nombre des obligations eſſentielles que la bonne Fermière s'eſt impoſée, la première & la plus importante eſt la religion : elle la pratique de manière à inſpirer le même goût à tout ce qui l'environne, ſans avoir beſoin de dire un ſeul mot ni d'exercer la moindre contrainte.

Avec beaucoup de douceur naturelle, de prévenance & d'égalité dans le caractère, comment n'auroit-elle pas obtenu la confiance

& la tendreſſe de ſon époux ? Elle en étoit adorée ; & le premier chagrin qu'elle éprouva dans ſon ménage, fut le coup accablant de ſa perte ; alors, elle nourriſſoit : l'enfant & la mère coururent les plus grands dangers, parce qu'elle n'avoit jamais pu ſe réſoudre à confier à d'autres cette fonction.

Quelle eſt, en effet, la femme qui, en perdant ſon enfant en nourrice, ne doive ſe dire : *il vivroit peut-être, cet enfant, ſi je ne l'avois pas livré à des mains étrangères, ſi je l'avois nourri* ? Combien de maris pourroient en dire autant de leurs femmes qui meurent en couches, ou par les accidens qui en ſont ordinairement la ſuite, pour

s'être oppoſés à ce qu'elles rempliſſent ce devoir ſacré, dont la nature fait une loi à toutes les mères, & dont il n'appartient qu'à elles ſeules de ſe bien acquitter.

Le lait & les ſoins que vendent les nourrices mercénaires ne ſont ſurveillées par perſonne : auſſi que de rejettons périſſent dans l'obſcurité ! une mère qui, à moins d'une impoſſibilité phyſique, n'a point le courage de nourrir ſes enfans, eſt indigne d'un ſi beau nom ; c'eſt preſque leur donner un droit à l'ingratitude ; elle expoſe d'ailleurs ſa ſanté au plus grand danger. Que de femmes défigurées, eſtropiées, infirmes, & qui languiſſent toute leur vie faute d'avoir rempli ce devoir, elles renon-

cent, comme l'a fort bien dit Madame la Comteſſe de *Laurencin*, au vœu de la nature.

Combien d'infortunés, moiſſonnés dès l'aurore,
Que le ſein de leur mère eût ſauvé du tombeau.

Une autre conſidération, qu'on ne doit point regarder comme indifférente, c'eſt que ce premier point d'éducation phyſique bien rempli, prépare les moyens pour amener enſuite à bien les enfans, pour étudier leur caractère, & deviner leur veritable vocation. Les femmes ſont d'ailleurs à l'abri des ravages occaſionnés par le lait, s'aſſurent une bonne ſanté, la tendreſſe de leurs maris, de leurs enfans, & l'eſtime publique. Sans doute il faut apprécier bien peu ces

avantages, pour les dédaigner à ce point.

Le Philoſophe *Favorin* étant allé voir une jeune femme accouchée nouvellement, y trouva la mère, qui s'oppoſoit fortement à ce que ſa fille nourrît ſon enfant, attendu qu'elle étoit, diſoit-elle, trop délicate & trop affoiblie par ſa couche, pour ſoutenir une pareille fatigue. « Hé ! » de grace, lui dit le Philoſophe, » laiſſez votre fille être tout-à-fait » mère de ſes enfans. Qu'eſt-ce que » c'eſt, je vous prie, que cette » maternité imparfaite & contre na- » ture, cette demi-maternité, qui » conſiſte à mettre au jour un enfant » & à le rejetter, en quelque façon, » tout auſſi-tôt hors de ſoi. Après

» avoir nourri dans ſon ſein de ſon
» propre ſang, je ne ſais quel être
» qu'elle ne voyoit point, peut-elle re-
» fuſer maintenant ſon lait à un être
» viſible, vivant, reconnu pour une
» créature humaine, & qui com-
» mence à implorer les devoirs ma-
» ternels? Croyez-vous donc auſſi
» que les mamelles données par la
» nature aux femmes ne ſoient qu'un
» objet de pur embelliſſement, deſ-
» tiné ſeulement à orner leur poi-
» trine & non à alaiter le fruit de
» leurs entrailles, &c. &c. »

Le grand ſecret de la bonne Fermière pour l'éducation de ſes enfans conſiſte à ne faire aucune diſtinction entr'eux, à les punir par l'oiſiveté, & à les récompenſer par

le travail. Le menſonge étant le plus abominable de tous les vices, en ce qu'il les alimente & les multiplie tous ; ſi elle exerce quelquefois la ſévérité maternelle, c'eſt pour en inſpirer l'horreur.

Elle cherche encore à les perſuader de la néceſſité de faire ce qu'elle deſire qu'ils faſſent ; mais convaincue qu'il faut laiſſer la nature en liberté, elle n'a point exigé qu'ils appriſſent à lire de trop bonne heure, ni qu'ils ſurchargent leur mémoire de choſes qu'ils récitent ridiculement ſans les entendre ou en leur attachant un ſens faux, comme font ces femmes qui, preſſées par la vanité de faire briller l'eſprit de leurs enfans, fatiguent, par des inſtructions

précoces,

précoces, leurs organes délicats, au lieu de les développer.

Qu'on ne craigne point que les enfans, dans cette ſorte de nullité, puiſſent s'accoutumer à l'oiſiveté. Les jeux ne ſont-ils pas une ſource d'occupations continuelles & agréables? La bonne Fermière s'eſt ſouvent ſervi de leurs amuſemens pour diriger leur eſprit vers les objets utiles, en les perſuadant que leur bonheur augmente en proportion de leurs progrès dans les connoiſſances qu'ils acquièrent.

Quelque violens que ſoient les penchans, la réflexion peut les affoiblir; & dès que l'inclination naturelle eſt honnête & raiſonnable, les parens, loin d'y apporter aucun

obſtacle, devroient, au contraire, l'augmenter, en leur en montrant l'utilité : ils devroient leur inſpirer l'amour de la vertu & du travail utile, plutôt que le goût minutieux de la frivolité ou de vains talens ; & en parlant des jeunes perſonnes, ne pas répéter cette queſtion : *eſt-elle jolie ? a-t-elle de l'eſprit ?* demandez, au contraire, *ſi elle eſt bonne, ſi elle aime le travail.* Les autres avantages ne doivent jamais être comptés que comme des acceſſoires.

Dans les grandes villes, le jeu, les cercles, les Spectacles, les viſites, la promenade, telles ſont les occupations qui rempliſſent tous les inſtans, & qui, ſous le nom de plaiſir, cauſent l'ennui plus ſouvent

encore qu'elles ne le diſſipent, parce qu'une jouiſſance continue ceſſe bientôt d'en être une.

Mais le temps qu'un citadin conſume en de vains plaiſirs, une mère de famille l'occupe à la campagne à des devoirs ſi chers, qu'elle n'a rien à redouter de l'ennui, toujours inſéparable de l'oiſiveté. Le bon emploi du temps rend encore le temps plus précieux; & quiconque aime le travail a aſſez de ſoi-même.

Le récit des malheurs d'une ſimple famille villageoiſe, attendrit bien autrement que les aventures tragiques d'un Héros qui n'a jamais exiſté. Tous les ſpectacles de la bonne Fermière ſont dans ſa famille, comme a dit l'éloquent *Thomas*; c'eſt près du ber-

ceau de ſon enfant, c'eſt en voyant le ſourire de ſa fille qu'une mère eſt heureuſe ; renfermée dans ſa maiſon, donnant tout à la natnre, & rien à ce qu'on appelle amuſement, elle ne voit & ne ſent plus d'autres plaiſirs que ceux des devoirs à remplir.

Le temps que notre Marquiſe, avant d'être devenue ſa propre Fermière, paſſoit à courir de porte en porte, à ſe faire écrire chez ſes connoiſſances, ou à ſe promener ſans intérêt, preſſée au milieu d'un public, étouffée de pouſſière, ce temps elle l'emploie à parcourir, dans le plus grand détail, ſes poſſeſſions, accompagnée d'un ou deux de ſes enfans ; cette promenade leur tient lieu de

récréation, & rien ne lui échappe; elle visite l'Instituteur de la jeunesse dans l'école du village, elle suit le Laboureur derrière le soc de la charrue, & console le pauvre dans son obscur réduit: elle inspire à tous l'amour du travail, des devoirs, de la vertu, elle répand par-tout l'espérance & le bonheur.

Chaque visite ou promenade a toujours un dessein utile; c'est, pour ses enfans, tantôt un but de morale, & tantôt un d'économie. Elle leur imprime de bonne heure un respect particulier pour les travaux de la campagne, & de l'estime pour ceux qui s'y adonnent; elle grave ainsi dans leur jeune cœur des traits qui ne s'effaceront point, persuadée

qu'un jeune arbre ſe plie au gré du Cultivateur, & qu'il n'eſt plus temps de le redreſſer, dès qu'il a acquis ſa croiſſance & ſa maturité ; en traverſant ſes poſſeſſions, elle tient tout ſon monde en haleine, ſes délaſſemens même tournent au profit de l'éducation de ſes enfans, & de l'amélioration de ſon domaine.

L'étude doit être réglée ; une application continue accable l'eſprit & le fatigue. Les moyens les plus faciles pour l'inſtruction de ſes enfans, occupent ſérieuſement la bonne Fermière : elle a mis, en conſéquence, ſous leurs yeux, l'eſquiſſe du tableau du genre humain, par Mademoiſelle *le Maſſon le Golft*, l'élève d'un de nos célèbres Obſervateurs, M. l'Abbé *Dicquemare*.

Cet excellent ouvrage de géographie & d'hiſtoire naturelle, à portée des jeunes perſonnes, fait voir, ſous un point de vue très-rapproché, en quoi les hommes diffèrent les uns des autres par leurs formes, leurs cultes & leurs mœurs.

Convaincue également qu'il faut lire peu, & avec réflexion, ſa bibliothèque n'eſt pas conſidérable, mais compoſée de bons livres à la diſpoſition entière de ſes enfans : par le choix de leur lecture, elle juge leur caractère, leurs inclinations : elle exige d'eux qu'ils faſſent des extraits de certains ouvrages, & qu'ils en liſent d'autres en commun. Tel eſt celui, par exemple, de Madame la Marquiſe de *Sillery*,

dans lequel la religion eſt conſidérée comme la baſe du bonheur & de la véritable philoſophie.

Combien de fois a-t-elle eu l'air de les ſurprendre liſant les *Lettres d'un Cultivateur Américain, par M. de Crevecœur*, dont l'objet eſt un peuple qui nous reporte, pour ainſi dire, au règne de la bonne nature & à l'origine des ſociétés; un peuple agricole, qui s'eſt trouvé guerrier lorſqu'on l'a contraint à briſer ſes fers, des Soldats redevenus Citoyens, dès que la patrie n'a plus eu beſoin de leurs ſecours, plus de *Cincinnatus* qu'il n'y avoit de Romains; quatre millions d'hommes enfin répandus ſur ſix ou ſept cents lieues de côtes, & ayant encore

derrière eux des terreins immenſes à peupler & à défricher.

La propreté étant une qualité aimable qui a une influence directe ſur la ſanté, la bonne Fermière ne ceſſe de la recommander à tout ſon monde, comme le plus bel ornement & le ſymbole de la candeur; elle eſt la première à en donner l'exemple ſur elle & ſur ſes enfans. En entrant dans ſa maiſon, on peut dire, il y a ici des ſoins, de l'attention & de l'ordre; le luxe, cette peſte de l'agriculture, en eſt banni; les meubles, comme les vêtemens, ne brillent que par leur propreté; les étoffes, qui ſe fabriquent dans le canton, celles qui coûtent le moins & durent le plus, ſont toujours

préférées. Enfin, elle s'attache à rendre ſon ménage auſſi indépendant des autres qu'il eſt poſſible, en retirant de ſon propre fonds ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la famille, & en faiſant valoir l'emploi des Manufactures nationales.

Quoique tous les momens du jour ne paroiſſent pas ſuffire à tout, la bonne Fermière en trouve encore aſſez pour ſe mettre au courant de tout ce qu'on publie de relatif aux pratiques rurales. Il eſt vrai qu'elle ne perd pas ſon temps à feuilleter ces volumes découſus & lâchés ſucceſſivement dans la ſociété, qu'on nous donne pour des extraits, qui ne ſont réellement que des compilations, des rapſodies, des radotages ſurannés, plus

propres à multiplier les erreurs qu'à les déraciner. Elle lit pour s'éclairer & inſtruire les cultivateurs ; elle leur parle ſouvent de *Klyogg*, ce payſan du canton de Zurich, l'homme le plus étonnant par ſes lumières en agriculture & par ſa ſageſſe, qui a mérité le titre de Socrate ruſtique, & l'honneur de trouver un hiſtorien dans ſa patrie. Les préceptes que *Caton*, *Varron*, *Pline* & *Columelle* donnoient à leurs contemporains, lui ont paru ſi judicieux, qu'elle ne ceſſe de les citer toutes les fois que l'occaſion s'en préſente.

Les rêveries de cabinet qu'on veut ſubſtituer aux ſaines pratiques rurales, ont rendu la bonne Fermière très-circonſpecte ſur les nouvelles

inventions : auſſi-tôt qu'on annonce un procédé, elle n'a garde de le conſeiller qu'au préalable, elle n'en ait conſtaté la vérité pour le rectifier ou le ſimplifier, s'il eſt poſſible; car il ne ſera d'aucune utilité, par la raiſon ſeule que ſon exécution exigera quelque gêne : & voilà ſouvent l'écueil des meilleures inſtructions adreſſées aux habitans des campagnes.

Mais de tous les abus inſéparables des meilleurs gouvernemens, il n'en eſt point qui entraînent plus d'inconvéniens que ceux qui s'oppoſent aux progrès de l'agriculture. L'un des principaux moyens d'y remédier, ce ſeroit d'honorer le Laboureur, de lui aſſigner un rang diſtingué dans

l'ordre ſocial, de lui accorder des prérogatives particulières, & de l'appeller aux charges municipales. L'agriculture pouvoit-elle être plus honorée que par le plus célèbre de tous les peuples, lorſqu'il alloit chercher des Cultivateurs aux champs pour les mettre à la tête des armées, & qu'il les arrachoit de la charrue pour les élever aux premières dignités de la République Romaine.

L'honneur, ce moyen de perfectionner le premier des arts, eſt, ſur-tout pour le François, le bien le plus précieux & le motif le plus puiſſant de ſon émulation. On verra bientôt avec quel avantage la bonne Fermière s'en ſert pour l'utilité générale.

ARTICLE IV.

Des devoirs à l'égard de ſon domeſtique.

IL étoit impoſſible à la bonne Fermière de ſurveiller & de guider immédiatement tous les travaux; obligée d'embraſſer une foule d'objets différens, & ſur leſquels elle n'avoit pas encore raſſemblé aſſez de notions, elle a cherché à ſe faire ſeconder.

Au lieu d'un Régiſſeur qui commande & ne ſait pas travailler, elle a préféré un Laboureur, un homme qui dirige & travaille par lui-même, & ſur lequel elle ſe repoſe, en partie, des ſoins de ſon adminiſtration agricole. Toutes les opérations extérieures ſont de

ſon reſſort : il fixe la nourriture des beſtiaux, leurs travaux, leur repos; il connoît les momens les plus favorables de la vente & des achats, les lieux, les foires, les marchés les plus commodes pour la défaite des grains, des bêtes de graiſſe, & autres denrées. Enfin, l'enſemble de l'exploitation de la ferme eſt ſon lot principal.

Ne pouvant non plus s'en rapporter à ſa ſeule ſurveillance, pour les détails domeſtiques de ſa maiſon, elle a fait également choix d'une maitreſſe-ſervante bien entendue, qui, occupée du dedans, fait pour ſa partie ce que le Laboureur fait pour la ſienne. C'eſt une fille d'un certain âge, qui a tout l'acquit

d'une parfaite ménagère : elle pourvoit à tous les approviſionnemens & a la grande main ſur les caves, la cuiſine, la boulangerie, la baſſe-cour & les produits qui réſultent de leur adminiſtration.

Tous les domeſtiques ſans diſtinction ſont tenus d'obéir à ces deux ſurveillans ſecondaires & eſſentiels ; ils en dépendent abſolument : toujours levés les premiers & couchés les derniers, ils font exécuter les travaux qu'ils ont commandé la veille, & rendent compte tous les ſoirs à la maitreſſe de l'état des choſes, en prenant ſes nouveaux ordres.

Ces agens principaux ont chacun un livre ouvert de recettes & de

dépenſes : ils ſont en état de rendre leurs comptes dans quelque temps qu'on l'exige ; ſi jamais elle n'augmente leurs gages, elle n'épargne pas non plus les gratifications, afin que, pour les mériter, ils en travaillent mieux encore, s'il eſt poſſible ; car quelles que ſoient leur activité & leur fidélité, elle ſait que le zèle & le travail peuvent inſenſiblement ſe ralentir.

Si on prenoit la peine de calculer le bénéfice qu'on fait dans le cours d'une année avec ces domeſtiques, aſſurément on ne vétilleroit point ſur l'épargne de quelques écus, pour s'en procurer de ſemblables.

De ſon côté, la bonne Fermière ne fait preſque rien ſans les conſul-

ter. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit aujourd'hui parfaitement au courant de tous les détails intérieurs & extérieurs de la métairie, mais elle eſt bien aiſe auſſi de careſſer de temps en temps leur amour-propre, de montrer qu'elle connoît à fond leurs devoirs, & qu'elle eſt en état de juger s'ils s'en acquittent ſelon ſes vues; & malgré ſa grande confiance, elle cherche à s'en aſſurer par elle-même, ſans cependant marquer de défiance. Bien différente de ces maitreſſes de maiſon qui, pour avoir l'air de s'occuper, ne ſont actives que par moment, & tracaſſent perpétuellement leur monde. Enfin, la beſogne ſemble être partagée entre trois économes; mais c'eſt toujours ſpéciale-

ment à la maitreſſe de montrer le bon exemple & de veiller ſur les travaux.

Ses domeſtiques ſont traités comme ſes enfans, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de douceur : elle leur commande avec fermeté, & toujours à propos : jamais elle ne les gronde hors de ſaiſon ; elle leur donne des éloges quand ils en méritent, pour les encourager au travail, & leur inſpirer une opinion avantageuſe de ce qu'ils ſavent & de ce qu'ils peuvent. L'un n'eſt pas plus payé que l'autre ; mais elle montre ſa ſatisfaction, en accordant de petites gratifications à ceux qui, au jugement de leurs chefs immédiats, ont été les plus diligens & les plus actifs.

Elle n'épargne rien non plus pour ſe procurer des Laboureurs intelligens, pour ſe les affectionner par de bons procédés, par de bons gages; les fainéans, les ivrognes & les inſolens ſont congédiés ſur-le-champ: un ſeul avec ces défauts ſeroit capable de gâter tous les autres, parce que les vices ſe communiquent comme les maladies contagieuſes.

La nourriture contribue tant à la ſanté & à la vigueur, qu'on ne ſauroit trop veiller à ce qu'elle ſoit toujours de bon choix, en quantité ſuffiſante, & préparée convenablement.

L'homme qui n'eſt pas ſuffiſamment nourri, manque de forces pour fournir à ſes travaux & aux autres fati-

gues inſéparables de ſon état : ſes membres affoiblis par des exercices laborieux, ne peuvent prendre aucun délaſſement : ne réparant pas à raiſon de ſes pertes, tout ſentiment s'énerve en lui ; il devient très-ſenſible aux différentes influences de l'atmoſphère & à toutes les impreſſions du beſoin & du chagrin.

Pour que les Laboureurs qui reviennent harraſſés des champs, ſe délaſſent & acquièrent de nouvelles forces, la bonne Fermière veut qu'ils trouvent leur néceſſaire apprêté à une heure fixe. Elle vient ſouvent au moment où ils ſe mettent à table, pour voir s'ils ont ſuffiſamment, ſi les alimens qu'on leur donne ſont de bonne qualité, & bien accommo-

dés ; enfin, s'ils ſont contens ; les mêmes ſoins ſont employés à les loger ſainement, à les faire bien vêtir & chauffer. Malheur au Propriétaire qui immoleroit la ſanté de ſes valets à une parcimonie mal entendue ! il mériteroit de ne trouver de coopérateurs en aucun genre.

Jamais les domeſtiques de la bonne Fermière ne ſe liguent entr'eux : ils s'uniſſent, au contraire, pour la mieux ſervir, & c'eſt à qui d'entr'eux ouvrira une opinion pour l'avantage de la métairie ; chacun, ſur ce qui concerne les occupations domeſtiques, peut dire librement ſon avis, & eſt bien aſſuré que le meilleur ſera toujours ſuivi de préférence. Dans les circonſtances où l'on

ne ſauroit trop réunir de bras, ils ſe croient obligés, outre leurs occupations, d'augmenter les ſecours; il n'y a pas juſqu'au Jardinier, aux filles de cuiſine & de baſſe-cour qui ne viennent aider, avec empreſſement & plaiſir, aux ſemailles, à la moiſſon & aux vendanges, parce que c'eſt toujours les intérêts de leur bonne maitreſſe qu'ils ont en vue: tout ſe fait, en un mot, par principe d'attachement.

L'inaction abſolue eſt le fléau de la ſociété, & le ſpectacle le plus affligeant pour la bonne Fermière: elle ne peut en être témoin ſans penſer à la ſource de maux qui en eſt la ſuite. Pour en préſerver ſes domeſtiques, elle ne permet pas

qu'ils ſoient oiſifs, même les jours de fêtes. Il y a des délaſſemens innocens réſervés aux habitans de la campagne, qu'elle procure & favoriſe.

Après l'Office Divin, les gens, en hiver, ſe raſſemblent dans une ſalle baſſe; le premier qui ſait jouer du violon, les fait danſer : la maitreſſe ne manque jamais de s'y rendre, au moins pour quelques inſtans, afin d'y maintenir, par ſa préſence, l'ordre & la décence. Quelquefois, elle ouvre la danſe, ſans craindre que cette familiarité puiſſe jamais l'avilir. Il n'y a pas de Souverains ſervis dans leur palais avec plus de reſpect & d'honneur, que la bonne Fermière l'eſt dans ſa maiſon.

Pendant

Pendant les trois ou quatre mois des plus courts jours de l'année, elle a ſoin de leur ménager quelques occupations analogues à leurs travaux, comme ceux d'ajuſter, de préparer leurs outils, afin de ne point perdre à ces bagatelles le temps précieux du jour. D'ailleurs, l'inaction n'eſt pas toujours néceſſaire à l'homme pour réparer ſes forces; il ſe délaſſe quelquefois par le changement de travail.

Les ſervantes ſont également occupées ſoit à filer, ſoit à coudre ou à d'autres opérations indiſpenſables du ménage; les veillées ſe font dans un endroit commun; la bonne Fermière ne trouve pas mauvais qu'elles ſoient égayées par des chanſons: quand on chante, on oublie qu'on

travaille : elle en tire même un heureux préſage.

La joie eſt naturelle aux ames innocentes,
Autant que la triſteſſe aux ames malfaiſantes.

Elle profite de ces veillées où tout ſon monde eſt raſſemblé, pour venir rappeller à chacun ſes devoirs, apprendre en même-temps à ſes enfans qu'il faut bien traiter ſes domeſtiques, & raconter à ceux-ci quelques anecdotes qui honorent leur état; elle a pour eux, comme pour ſes vaſſaux, un répertoire d'actions vertueuſes, dont elle leur cite de temps en temps quelques traits. En voici deux qui ont été couronnés par l'Académie Françoiſe & celle des Sciences de Bordeaux, dont le récit les a attendris juſqu'aux larmes.

La nommée Simone Ayrand, fille native de la Paroiſſe de Salignac en Fronſadois, habitante la Paroiſſe Sainte-Croix de Bordeaux, entra vers la fin de 1751 au ſervice de la Dame Maquerre, femme du Portier de la porte Sainte-Croix. Les ſept premières années de ſes gages lui ayant été exactement payées, elle en avoit mis en réſerve 260 livres. Le ſieur Maquerre mourut, & laiſſa ſa femme, déja avancée en âge, ſans aucune reſſource, & bientôt obligée de ſuivre un procès inévitable & douloureux pour une mère; Simone Ayrand ne vit que la douleur de ſa maitreſſe, & l'état d'indigence dans lequel elle alloit ſe trouver : elle n'écouta que ſon attachement pour

elle, commença par lui remettre les réſerves qu'elle avoit faites ſur ſes gages, y ajouta pour fournir aux frais du procès le produit d'un petit patrimoine qui lui étoit échu, ſe dévoua gratuitement à ſon ſervice, conſacra le reſte de ſes jours à être ſa fidelle compagne, & le ſoutien de ſa vieilleſſe; & depuis vingt-cinq ans (la Dame Maquerre en a maintenant 90), conſervant toujours pour elle le même reſpect, elle la nourrit & l'entretient avec le même zèle & le même déſintéreſſement, ſoit du produit de ſon travail, ſoit des petits ſecours qu'elle reçoit des perſonnes qui connoiſſent le bon uſage qu'elle en fait.

Le ſecond trait de vertu concerne

la fille Lablonde, Cuiſinière du ſieur Migeon, Marchand Pelletier, rue Saint-Honoré. A peu-près à cette époque, les affaires de ce Négociant s'étant dérangées, ſa ſervante lui reſta fidelle & demeura chez lui ſans recevoir de gages. Le ſieur Migeon, quelques années après, mourut à l'Hôtel-Dieu. Il laiſſa une femme de trente ans, & deux enfans en basâge ; il les laiſſa ſans pain, mais Lablonde leur reſtoit. Elle dépenſa, pour les nourrir, quinze cents francs, unique fruit de ſes longs travaux, deux cents livres de rente, foible produit de ſon patrimoine, furent employées de même. De temps en temps, on offroit à la bonne ſervante une autre condition, & la

bonne ſervante répondoit : *Qui prendra ſoin de cette famille, ſi je l'abandonne ?*

Enfin, la veuve Migeon, conſumée de chagrin, tomba malade. La blonde n'avoit plus d'argent ; elle vendit ſes hardes, ſon linge, tous ſes effets. Elle paſſa les jours à ſoulager ſa maitreſſe mourante, les nuits, elle alla garder les malades. La veuve Migeon eſt morte le 28 Avril dernier ; c'eſt alors qu'on a vu dans ſes détails les plus attriſtans, la misère de cette famille infortunée : c'eſt alors qu'on a connu dans toute ſon étendue, le magnanime dévouement de ſon obſcure bienfaitrice.

On parloit de conduire à la Salpétrière les deux enfans, reſtés ſans

parens qui puſſent les ſecourir ; Lablonde ne l'a pas voulu ; elle a dit qu'à Ruelle, ſon pays natal, ſes 200 livres de rente ſuffiroient à leur ſubſiſtance & à la ſienne. On a trouvé le vrai moyen de ne lui pas laiſſer continuer cette belle œuvre.

Les veillées ne ſe prolongent jamais bien tard, parce que les gens ne ſeroient point aſſez matineux, ni capables des travaux du lendemain. Le ſouper fini, ils ſe retirent après avoir remis la clef du grenier & des granges à leurs chefs ; ceux-ci ſe communiquent alors ce qu'ils ont à ſe dire, & vont ſéparément faire leur ronde pour voir ſi les beſtiaux ont ce qu'il leur faut, ſi rien ne périclite, ſi tout eſt dans l'ordre ; ja-

mais enfin ils ne s'abſentent enſemble de la maiſon.

Le parfait accord qui règnoit entre ces agens de la métairie, n'avoit pour objet principal que ſa proſpérité. La bonne Fermière craignant que cet accord n'eût une autre interprétation dans le canton, crut qu'il étoit de ſon devoir de le juſtifier; elle les interrogea chacun à part pour connoître leurs ſentimens réciproques. Elle eût même l'adreſſe de pénétrer dans leur cœur, & de devinez qu'ils s'aimoient. Comme l'âge, la condition & la fortune les rapprochoient déja, elle aſſura pour toujours leur bonheur, en les uniſſant par les nœuds du mariage.

Une femme attachée ſpécialement

au ſervice de ſes enfans, avoit preſque été élevée avec eux : pour la récompenſer de ſa bonne conduite & de ſon entier dévouement, la bonne Fermière lui avoit auſſi permis de ſe marier. Elle devint enceinte, & tout ce qu'elle avoit vu pratiquer à ſa maitreſſe dans cet état reſpectable, lui parut ſi naturel, qu'elle crut ne pouvoir mieux faire que de l'imiter en tous points : il s'agiſſoit de nourrir ſon enfant ; certe permiſſion lui fut encore accordée ; mais les couches ayant été extrêmement fâcheuſes, on prétendit que la mère n'avoit pas aſſez de lait pour nourrir ; car rien de plus commun que ce langage, mais auſſi rien de plus rare que ce cas : avec un peu de patience & des ſoins,

elle vint à bout de ſon entrepriſe.

Les ſecondes couches de cette femme ne furent pas plus heureuſes. Dans ces circonſtances elle perdit ſa mère, qui mourut ſubitement, ce qui diminua de ſon lait. Tous les moyens furent inutilement employés pour en augmenter la quantité; mais il y avoit à craindre qu'elle ne finît par devenir victime de ſon devoir, en perſiſtant de nourrir. La bonne Fermière imagina de le faire ſuppléer par le lait de vache, en lui faiſant entendre que quand une mère n'en a pas ſuffiſamment, ſes ſoins n'en ſont pas moins néceſſaires à ſon enfant.

La nature, en donnant du lait aux femelles des animaux, ſemble ne l'avoir pas réſervé ſeulement pour leurs

petits, elle a voulu ménager encore un ſecours aux autres nourrices; lorſqu'elles ſont réduites à la cruelle néceſſité de diſcontinuer leur nourriture, pourquoi, dans ces momens critiques, n'en profiteroient-elles pas? Pourquoi dédaigneroient-elles de ſuivre la méthode adoptée dans le Nord, de nourrir les enfans avec le lait de vaches & de chèvres? Les hommes de ces contrées ſont robuſtes, vivent long-temps, ſoutiennent les fatigues du travail & de la guerre. Les animaux domeſtiques ſe prêtent mutuellement ce ſecours, & rien n'eſt plus commun que de voir une chate adopter & alaiter un jeune chien, & une chienne laiſſer un jeune chat partager ſes mamelles avec ſes enfans légitimes.

ARTICLE IV.

Des devoirs à l'égard de ſes vaſſaux.

CE n'eſt pas aſſez pour la bonne Fermière, de prodiguer ſes ſoins & ſes avis à ſa famille & à ſes domeſtiques, elle les étend encore aux habitans du canton, qu'elle affectionne comme ſes enfans. En les éclairant, en les ſecourant dans leurs preſſans beſoins, elle croit ne remplir que les engagemens ſacrés que tout Seigneur ſemble avoir contracté envers ſes vaſſaux.

D'après ce principe, elle voit du même œil leurs poſſeſſions & les ſiennes, dans ſes courſes agricoles : elle leur montre à ne rien perdre des terreaux de cour, des mares, &

pour

pour augmenter l'engrais; elle examine ſi les ravines ſont comblées, les foſſés bien entretenus, les arbres ſoignés, & les outils en bon état. Jamais elle ne haſarde une cenſure déſobligeante; mais ſa manière de déſapprouver eſt ſi douce, qu'elle diſpoſe à abandonner inſenſiblement les mauvaiſes pratiques. Tel eſt l'empire du ſexe; il commande lorſqu'il ne ſemble que perſuader, & le plus léger ſourire de ſa part eſt une faveur pour les hommes de quelque claſſe qu'ils ſoient.

Toutes ces ordonnances réglementaires, ces loix qui nuiſent ſi directement aux progrès de l'agriculture, & découragent ſouvent le Cultivateur au point qu'il n'oſe ni ſemer, ni planter, ni

cultiver, ne ſont nullement reſpectés dans les poſſeſſions de la bonne Fermière : chaque propriétaire a la liberté de diſpoſer à ſon gré de ce qui lui appartient, & d'exercer ſur ſon champ le même droit qu'il exerce dans ſa maiſon. Il peut donc entourer ſon bien de murs, de haies, de foſſés, parce que la clôture eſt avantageuſe aux récoltes, accélère les reproductions, tempère la rigueur du froid, rompt l'impétuoſité des vents ; le produit des terres cloſes ſurpaſſe d'un quart celui des terres qui ne le ſont point. Enfin, il peut, après la récolte des grains, enſemencer & alterner les terres, procédé qui bien entendu, bien ſenti, eſt ſeul en état d'abolir les jachères & de faire fleurir l'agriculture.

Le droit de parcours qui donne à tout particulier le pouvoir de faire paître ſes troupeaux ſur les champs qui ne lui appartiennent point, après que la récolte eſt levée, & même ſur les prairies, auſſi-tôt après la première coupe des fourages; cette coutume locale, contraire à la religion, au bon ſens, à la propriété & à l'intérêt de l'Etat, n'exiſtoit heureuſement point dans le canton de la bonne Fermière; elle n'auroit pas manqué d'en ſolliciter la ſuppreſſion au cas qu'elle y fût connue. N'eſt-il pas en effet odieux de rendre les propriétaires d'une prairie reſponſables de l'intempérie des ſaiſons, qui retarde la fauchaiſon de quinze jours, ou de les contraindre de couper une

herbe qui n'eſt point encore mûre ; dont le rapport auroit été plus conſidérable, & qui courre riſque de ſe gâter par un enlevement forcé ou prématuré ; indépendamment de ce qu'il ne peut plus compter ſur une ſeconde coupe ſouvent plus avantageuſe que la première.

Mais il exiſtoit un abus auſſi criant & auſſi deſtructeur de l'agriculture & de la propriété, que celui des terres ſoumiſes à la vaine pâture ; c'étoit la chaſſe, droit barbare, reſte antique de la féodalité, qui force à des époques fixes, les ſemences, les plantations & les récoltes, comme ſi l'homme de tous les climats, de tous les pays n'étoit pas aſſujetti à conſulter la ſaiſon & à ſe ſoumettre

aux circonſtances locales. Pour remplir avantageuſement ces opérations, les vaſſaux de la bonne Fermière plantent, fauchent, moiſſonnent & vendangent quand il leur plaît, ils ne ſont pas obligés d'augmenter la quantité de ſemences pour fournir gratuitement au gibier de quoi vivre, & pour l'empêcher de préjudicier aux récoltes futures.

Un droit non moins odieux, c'eſt celui de faire dévorer les grains de ſes vaſſaux par ſes pigeons. N'eſt-il pas honteux qu'un Seigneur nourriſſe ſes animaux domeſtiques aux dépens des malheureux Cultivateurs ſes voiſins ? N'eſt-ce pas même un calcul d'intérêt auſſi mal entendu que méprisable ? car les Fermiers ne louent

les terres du Seigneur propriétaire qu'en conſéquence de toutes ces dévaſtations. Si, au contraire, comme le diſent certains Régiſſeurs ſur-tout, le Fermier ne loue ni plus ni moins, il en réſulte qu'il eſt la dupe de ſon propriétaire qui ſe rend coupable d'un vol manifeſte. Le colombier de la bonne Fermière eſt toujours fermé durant les ſemailles & la moiſſon.

Il y a ſans doute de mauvaiſes années pour le Cultivateur, même le plus laborieux; mais il ſait en réparer les pertes. La bonne Fermière rappelle à la raiſon celui qui s'en prend à l'injuſtice du ſort, de ce qu'il recueille moins que ſon voiſin, plus ſoigneux & plus aſſidu au travail; & pour tourner en ridicule ces hiſtoires pré-

tendues de maléfices, prétextées trop ſouvent par l'ignorance & la pareſſe, elle leur cite entr'autres le Laboureur accuſé par envie devant le Sénat Romain, d'être magicien, parce que ſes récoltes proſpéroient plus que celles de tous ſes voiſins; ſe préſentant devant les Juges, il fit voir ſes bras nerveux, ſes inſtrumens de labour & ſes bœufs en bon état, en diſant: Romains, voilà ma magie & tous mes ſortilèges; enfin, pour leur faire ſentir tous les avantages du travail, elle leur répète ſouvent cette jolie fable de La Fontaine, du Laboureur à ſes enfans: Travaillez, prenez de la peine; c'eſt le fonds qui manque le moins, & qu'en mieux

cultivant, la terre comblera leurs vœux.

Nous avons fait obſerver que, malgré la multiplicité de ſes occupations, elle diſtribuoit avec tant d'économie, l'emploi de ſes momens, qu'elle en trouvoit encore aſſez pour faire des promenades utiles, & ſe mettre au courant de toutes les découvertes & nouveaux procédés relatifs à l'Économie rurale, dans l'intention de les communiquer enſuite aux Cultivateurs, qui n'ont ni le moyen d'acquérir des livres, ni le temps & le courage de les lire.

Perſuadée que l'unique moyen de favoriſer les nouvelles cultures, c'eſt de les exécuter ſous les yeux de ceux

auxquels il eſt important d'en faire connoître les détails, & de ne laiſſer ſubſiſter aucun doute. Il n'eſt pas de circonſtances dont elle ne profite dans cette vue; elle rend témoins de ſes expériences tous ſes vaſſaux, leur donne les premières graines de leurs eſſais, qu'elle dirige & ſurveille juſqu'à ce que le ſuccès réitéré les ait éclairé; car ſouvent il ne manque au Laboureur ni volonté, ni induſtrie, ni inſtruction, c'eſt l'aiſance. De bons inſtrumens, des beſtiaux de la plus belle race valent bien mieux pour eux que des livres.

Avec quelle ſatisfaction elle a appris que la Société Royale d'Agriculture continuoit ſes ſéances & ſes travaux avec une nouvelle acti-

vité, & que cette Compagnie qui, ſuivant l'opinion de la bonne Fermière, eſt la première Académie du Royaume, puiſqu'elle a ſongé à encourager, par des honneurs & des récompenſes, le Cultivateur qui a trouvé les moyens d'accroître la richeſſe publique; que cette Société, dis-je, publioit, chaque ſaiſon, les découvertes qui ſe font dans les différentes branches de l'Économie Rurale; qu'elle ſe plaiſoit à répandre dans les campagnes des inſtructions ſommaires ſur les nouvelles cultures, & que, pour rendre ſes efforts à jamais utiles, elle avoit eu l'heureuſe idée d'aſſocier à ſes travaux, des Comices Agricoles, qui déjà ont produit les plus heureux

effets dans les cantons où ils ſont formés.

Ces établiſſemens qui rappellent les plus beaux jours de l'ancienne Rome, ont ſuggéré à la bonne Fermière le deſir d'en former autant dans ſes terres. Elle avoit eu le bonheur d'y trouver un excellent & digne Prêtre, qui joint au zèle le plus fervent pour la Religion & les mœurs, l'ardeur la plus active & la plus éclairée pour les travaux champêtres. Elle lui fit part du projet qu'elle avoit formé de partager avec lui l'inſtruction qu'il donnoit à ſes paroiſſiens, & elle fut parfaitement ſecondée.

Tous les trois mois, le dimanche qui précède une opération eſſentielle

d'Agriculture, le Curé a ſoin d'en faire le ſujet d'une inſtruction paſtorale : après la Meſſe, douze des principaux Laboureurs accompagnent la bonne Fermière chez elle : là, elle leur communique l'extrait de ſes lectures, de ſes eſſais & des obſervations qu'elle a faites durant le trimeſtre, pour en compoſer une maſſe de lumières & confondre l'intérêt particulier dans l'intérêt général.

Les habitans du canton ont la liberté d'aſſiſter à ces Conférences Agricoles. Elles s'ouvrent par une eſpèce de diſcours vraiment pathétique, mais analogue à la circonſtance. On croiroit entendre une véritable mère parler à ſes enfans. Mes amis, leur dit-elle, je vous réunis aujour-

d'hui pour vous entretenir de vos propres intérêts, qui me ſont auſſi chers que les miens. N'oubliez jamais, ſur-tout, que vous faites la partie la plus honorable de l'État, puiſque vous êtes les dépoſitaires de nos plus ſolides richeſſes. En vous obſtinant néanmoins à ne voir dans les événemens les plus ſimples & les plus naturels que du merveilleux & de l'extraordinaire, en accuſant toujours la Providence des malheurs qui arrivent à vos champs, à vos vergers & à vos beſtiaux, vous vous rendez coupables envers Dieu & la Patrie. Les maladies des grains, par exemple, ne ſont nullement l'ouvrage du Ciel en courroux : ne vous en prenez qu'à vous-même, à votre

propre négligence ; car elle réſide dans les ſamailles, & vous poſſédez le ſpécifique aſſuré pour vous en garantir.

A la ſuite de cette Séance publique Rurale, la bonne Fermière donne à dîner aux douze Laboureurs qu'elle y a appelé, ayant toujours l'attention de placer, près d'elle à table, celui d'entr'eux que toute l'Aſſemblée a jugé digne d'être qualifié du nom de bon Laboureur. Elle le propoſe pour modèle, & le montre aux autres comme le bienfaiteur du canton : il obtient en outre d'autres préférences ; comme de recevoir le pain béni immédiatement après elle, d'occuper une place diſtinguée à l'égliſe, & de remplir le

poſte le plus honorable du village. Elle a ſoin d'entretenir ſes convives pendant tout le repas, de quelques anecdotes Rurales, pour leur rappeler la nobleſſe de leur état, & leur faire chérir leurs occupations. Celle-ci les a ſingulièrement intéreſſés.

Un Duc d'Autriche traverſoit à cheval, le fertile Comté de Kibourg; il apperçoit, non loin du chemin, quatre chevaux ſuperbes, attelés à une charrue : un jeune homme de bonne mine les conduiſoit, le fouet à la main, & un vieillard, dont la tête étoit couverte de cheveux blancs, guidoit la charrue, & ouvroit, avec un air joyeux, de profonds ſillons : ſurpris des manières diſtinguées des deux Laboureurs, &

de la beauté de leur attelage, le Duc s'arrête, & ſe tournant vers le grand Maître de ſa maiſon qui étoit avec lui, *je n'ai jamais vu*, dit-il, *ſi beaux payſans* « & chevaux ſi » bien nourris labourer les champs ». N'en ſoyez point étonné, Seigneur, reprit l'Officier; c'eſt le Baron de Hœgi & ſon fils. Voilà, au pied de cette colline, l'ancien Château de leur famille, &, ſi vous en doutez, demain vous verrez le père & le fils venir vous offrir leurs ſervices. Le lendemain le Duc vit arriver à ſa Cour, les mêmes Laboureurs à cheval, avec une nombreuſe ſuite de leurs vaſſaux. Après que le Baron eut rendu l'hommage accoutumé à ſon Seigneur Suzerain, & qu'il lui

eut préſenté ſon fils, le Duc ne put s'empêcher de lui dire : « eſt-ce vous » que j'ai trouvé hier près de mon » chemin, conduiſant une charrue » ſi bien attelée ? Je ne pouvois le » croire ». Oui, Seigneur, répondit le Baron avec dignité ; après la guerre pour la défenſe de la Patrie, je ne vois point d'occupation plus digne d'un Gentilhomme que de cultiver lui-même ſes terres, & j'en donne l'exemple à mon fils ».

Le reſte de la journée offre tous les détails de la Fête céréale la plus intéreſſante. Les jeunes gens des Paroiſſes de la bonne Fermière la conſacrent par des jeux & par des danſes. Ils viennent préſenter à la bonne Fermière des bouquets qu'elle

reçoit avec complaiſance, elle les attache à la boutonnière du plus ancien Laboureur, & de celui qui vient d'être diſtingué, en les embraſſant avec cette bonté & cette familiarité qui font verſer des larmes de reconnoiſſance & d'attendriſſement à ceux qui en ſont l'objet ou ſeulement les témoins.

L'avantage de recevoir ces témoignages flatteurs dans ſon village, l'eſpérance de les obtenir chacun à ſon tour, la ſatisfaction d'en jouir ſous les yeux de ſes concitoyens, après les avoir mérités, excitent parmi les Cultivateurs, une noble émulation, qui les porte aux plus grands efforts.

C'eſt ainſi, qu'en honorant &

en éclairant l'Agriculture, la bonne Fermière prouve que ſes yeux ſont perpétuellement ouverts ſur ſon extrême importance, & qu'elle eſt parvenue inſenſiblement à rendre ſes Paroiſſiens les meilleurs Cultivateurs de la Province, & il n'exiſte pas un pouce de terrein en friche dans ſes domaines; enfin, elle a doublé les propriétés. Les préjugés qui n'avoient en leur faveur que l'ancienneté & l'avantage d'avoir été tranſmis de père en fils, ſont conſidérablement diminués. Elle a fait perdre aux vieux almanachs, à la Lune & aux autres influences imaginaires, une grande partie de leur crédit.

Depuis ce moment, l'émulation renaît. Les pièces en froment, ne

ſont plus autant infeſtées par *le noir*. L'uſage de parquer, de herſer, de rouler les terres, a été adopté. La culture des pommes de terre & des gros navets, à peine connue, s'y eſt beaucoup étendue. On y fait des élèves en geniſſes & en moutons de la plus belle eſpèce. Enfin, les beſtiaux, le mobile de l'Agriculture, augmentent journellement, à la faveur des prairies artificielles.

Il n'arrive guères d'événemens heureux ou malheureux, qu'elle ne les faſſe tourner au profit de ſes vaſſaux. Le feu prit un jour à la cheminée de ſa maiſon ; elle employa, pour l'éteindre, un moyen dont l'eſſai a eu déjà un ſuccès décidé. Il conſiſte à jeter ſur la braiſe qui couvre l'âtre

une poignée de fleurs de ſoufre, & à boucher l'ouverture de la cheminée avec une couverture ou un drap mouillé. Depuis cet accident, elle a toujours une certaine proviſion de fleurs de ſoufre pour cet objet, & elle en a donné aux habitans de ſes paroiſſes.

Un autre accident aſſez commun dans les campagnes, eſt l'incendie ſpontané des fourrages ſerrés humides; des grains entaſſés qui s'échauffent, prennent feu inopinément, & peuvent conſumer, en une ſeule nuit, tous les bâtimens d'un fermier. Pour prévenir cet accident, la bonne Fermière a inſiſté ſur l'emploi d'un ventilateur ſimple, qui conſiſte à placer un ou pluſieurs rangs de bourrées entre

les tas de fourrages ou de grains, & qui viennent aboutir à des trous qu'on pratique dans le mur, ſurtout du côté du Nord, l'air libre qui circule sèche & emporte l'humidité, rafraîchit la maſſe, prévient la fermentation, & conſéquemment l'incendie. Ordinairement, on ne manque pas de moyens dans les villes, pour ſe garantir des ravages du feu, pour procurer des ſecours efficaces aux perſonnes ſuffoquées par quelques vapeurs mortelles, & pour connoître les variations du temps; mais les campagnes, où ces moyens ſont peut-être encore plus utiles qu'ailleurs, ſemblent être au dépourvu de tout.

Indignée de cet oubli, la bonne

Fermière s'eſt procuré une pompe avec une centaine de ſeaux à incendie ; & elle a fait venir de Paris un entrepôt ou boëte fumigatoire, avec laquelle elle rappelle à la vie les noyés, & autres aſphyxiés, d'après la méthode dont nous parlerons bientôt. Elle a encore un autre inſtrument, non moins eſſentiel pour ſes vaſſaux ; c'eſt un bon baromètre, au moyen duquel ils ont été, plus d'une fois, avertis à temps de ne pas couper leur bled ou leur foin, ou bien de les rentrer lorſqu'ils étoient coupés.

Elle protége la foibleſſe contre toutes les vexations même de l'intérêt ; avant de faire droit à une plainte, elle a grand ſoin d'examiner les raiſons de part & d'autres. Les

vaſſaux crioient hautement contre le meûnier, & l'accuſoient de malverſation : cependant, cet homme n'étoit pas à l'aiſe. Après un examen ſérieux, elle crut entrevoir que la location du moulin étant portée à un prix exorbitant, & même au-deſſus de ce qu'il pouvoit légitimement rapporter, quand bien même il ne chommeroit jamais, elle le néceſſitoit à cette cruelle alternative, ou de faire mal ſon métier, ou de recourir à des moyens illicites, pour pouvoir ſubſiſter & faire honneur à ſes engagemens. Elle ſe crut obligée de lui accorder une remiſe annuelle juſques à l'expiration du bail, ſous la condition néanmoins qu'il moudroit

droit mieux, & plus fidélement.

Le goût de la chicane eſt la ruine totale des familles & de la culture des terres : l'oreille toujours ouverte pour les plaintes de ſes vaſſaux, la bonne Fermière les écoute avec la plus grande patience. Ont-ils quelques différends entr'eux, ils viennent auſſitôt les ſoumettre à ſon tribunal, & ſa déciſion eſt toujours un arrêt irrévocable ; elle leur répéte ſouvent ce principe de morale : *faites à autrui ce que vous deſireriez que l'on vous fît à vous-même.* Enfin, ils pourroient dire d'elle ce qu'a dit Addiſſon :

C'eſt un ſage qui nous conduit ;
C'eſt un ami qui nous conſeille.

Elle a annoncé à ſes vaſſaux que

la gabelle, ce fléau de l'Agriculture en ce qu'il enlève des milliers de bras aux campagnes, une reſſource précieuſe pour les beſtiaux, que nulle autre ne peut ſuppléer, enfin un engrais durable pour les terres, ſeroit bientôt ſupprimée, & que Louis XVI hâtoit, par ſes vœux, l'inſtant où il pourroit alléger ſes ſujets d'un pareil fardeau. Cette nouvelle a été reçue avec les ſentimens de la plus vive allégreſſe, & manifeſtée par des cris répétés de *vive le Roi.*

Quel encouragement pour les campagnes, ſi de pareils exemples devenoient plus communs, & s'il étoit poſſible que chaque village eût ſa bonne Fermière; on verroit bien-

tôt les mœurs reprendre leur antique pureté, les occupations rurales dirigées, non par une routine aveugle, mais par de bons principes fondés ſur l'expérience; & les Laboureurs, cette claſſe d'hommes la plus précieuſe de la ſociété, & la baſe de toutes les autres, apprendroient à connoître leur dignité naturelle, ce qu'ils valent & ce qu'ils peuvent pour la félicité publique.

ARTICLE V.

De ſes devoirs à l'égard des Journaliers.

SI c'eſt dans l'Agriculture qu'il faut chercher les véritables ſources de la richeſſe, ſi elle conſerve les mœurs & la Religion, ſi elle rend les mariages faciles, néceſſaires & heureux, il faut convenir qu'elle ne produit tous ces avantages que dans les petites propriétés qui rapportent chaque année, & preſque toutes les ſaiſons, doublent & triplent les récoltes ainſi que les Cultivateurs.

Les grandes propriétés, au contraire, changent tout un canton en une vaſte ſolitude, font naître chez

les Laboureurs très-aiſés, l'amour du faſte des villes, & le dégoût des occupations champêtres. O riches, qui voulez vous entourer de parcs agréables, renfermez dans vos murs des villages heureux, & vous partagerez le bonheur de leurs habitans!

Pour ranimer l'Agriculture, multiplier les familles aiſées, abolir l'indigence, & fixer, dans les lieux où ils ſont nés, un plus grand nombre de travailleurs, la bonne Fermière a diviſé, autant qu'il a dépendu d'elle, les propriétés dans ſes terres, & affoibli tous les avantages attachés à la ſervitude dans les villes, qui attirent tant d'hommes robuſtes, perdus à jamais pour la culture des terres: elle a vendu à cens un quart

de ſes domaines, bien éloignée d'imiter ces hommes opulens qui, pour étendre & prolonger un parc, ont raſé des villages & engloutit tous les fonds, en achetant toutes les petites poſſeſſions, & réduiſant leurs propriétaires à l'état de journalier. Il ſemble que Madame *de Sévigné* ait eu en vue de ridiculiſer cette manie, dans une lettre adreſſée au Comte de Buſſy-Rabutin : *j'ai encore acheté pluſieurs terres, à qui j'ai dit, à la manière accoutumée : je vous fais parc.*

Mais il faut encore le répéter, les villages les plus expoſés à la dépopulation, ſont ceux qui ne ſont habités que par les journaliers. Cette propriété ſi douce pour tous les états,

ſe trouve trop ſouvent abſorbée par l'opulence, qui s'empare excluſivement des jouiſſances. Cependant ſi l'homme n'eſt pas attaché à la terre par un lien puiſſant, ſi ce n'eſt pas pour ſon compte qu'il la cultive, s'il n'a pas le moyen de devenir un père de famille, il lui eſt indifférent de vivre dans ſon village ou ailleurs. Dès-lors, l'amour de la Patrie s'affoiblit; il déſerte ſon pays natal qui ne lui offre que l'indigence, pour accourir dans les villes échanger ſes mœurs ſimples comme ſon habit, contre les vices & la livrée chamarrée des laquais. Malheur à celui qui regarde l'or comme le repréſentant de l'héritage de ſes pères!

Il exiſte beaucoup d'exemples qui

ſervent à prouver qu'on ne ſauroit éteindre, dans une ame fière & généreuſe, le plaiſir de la propriété.

Un vieillard jouiſſoit, non loin de la maiſon d'un riche parvenu, d'une cabane entourée de quelques arpens de terre, & vivoit en paix, ſans deſirer les richeſſes de ſon voiſin. Les ſuperbes regards de celui-ci furent choqués de la cabane ſituée à l'entrée de ſon parc, il fit appeller le ſage qui l'habitoit : — Sais-tu bien que ta fortune eſt faite ? — Et vous, Monſieur, ſavez-vous que le bon Dieu, mes deux bras & mon champ ne m'ont jamais laiſſé manquer de rien ? Que j'ai travaillé long-temps, bien long-temps ? Qu'aujourd'hui je me repoſe, & que mon fils me nourrit,

afin que ſes enfans le nourriſſent à leur tour ? Fort bien, mais il s'agit de me vendre ta cabane. — Y ſongez-vous ? C'eſt le père de mon grand-père qui l'a rebâtie, & cela avant qu'il fût queſtion de votre château. Bonhomme, je le veux, point de réplique. — Point de réplique ! J'y ſuis né, les miens y ſont morts, j'y veux mourir auſſi : ne vous fâchez pas ; j'ai quatre-vingt-dix ans paſſés. Peut-être que mon fils.... Mais non ; il a du cœur, vous le ſavez ; il n'a pas voulu entrer à votre ſervice, parce qu'il auroit été valet chez vous, & qu'il étoit maître chez nous.

Tout ce qui concourt à rendre les travaux plus faciles, & la vie plus

agréable, fixe particulièrement l'attention de la bonne Fermière : jamais elle n'épargne ſur le prix de la main d'œuvre, ni ſur la nourriture des journaliers. Ce ſont à ſes yeux des hommes qui méritent d'autant plus qu'on s'intéreſſe à leur ſort, que, quand l'ouvrage ceſſe, ils tombent dans l'indigence, que toujours ils vivent dans la médiocrité, & ſont réduits, au bout d'une carrière laborieuſe, au dernie degré de misère.

Dans le choix des journaliers, elle préfère toujours ceux du pays, & les voiſins, aux étrangers; l'affection que cette préférence inſpire, fait qu'elle manque rarement d'ouvriers. Lorſqu'il s'agit d'en raſſembler un

grand nombre pour une beſogne qui preſſe, elle dit ſouvent aux Fermiers du voiſinage qui ſe plaignent des journaliers : *payez-les bien, nourriſſez-les bien, & de toutes parts vous les verrez accourir chez vous.*

Les femmes des journaliers ne méritent pas moins de fixer les regards bienfaiſans de la bonne Fermière. Partageant avec leurs maris les travaux pénibles de leur état, elles ont de plus l'occupation d'alaiter leurs enfans, de les ſoigner, de les élever : il étoit donc inutile de réveiller leurs entrailles ſur ce devoir ſacré, dont la Nature fait une loi à toutes les mères, mais il falloit leur apprendre qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avoir du lait, pour mériter ce nom, & que,

quand le lait maternel vicié par quelques chagrins domeſtiques ou par la conſtitution naturelle, les empêchoit de continuer leur nourriture, elles pouvoient y ſubſtituer celui des animaux.

Il y avoit encore quelques préjugés qu'il falloit attaquer & détruire. Il s'agiſſoit d'abord de montrer les inconvéniens qui réſultent de l'uſage où ſont les femmes de campagne, de ne donner à tetter à leurs enfans que le ſecond ou le troiſième jour après leur accouchement, enſuite de les garrotter dans des linges, & enfin de les nourrir avec la bouillie de farine de froment.

En donnant à tetter dès les premiers jours après l'accouchement, le

le lait devient le purgatif, préparé par la Nature, pour évacuer le nouveau né; tandis que, quand il séjourne deux à trois jours dans les mamelles, il contracte une qualité nuisible à la mère & à l'enfant: l'orgueilleuse raison qui doit tant à l'instinct, n'auroit-elle pas dû s'appercevoir plutôt de l'empressement des femelles à présenter leurs mamelles, dès qu'elles ont mis bas, à leurs petits pour tetter lorsqu'ils ont vu le jour.

Jusques à quand durera cette étrange & affreuse pratique du maillot, si contraire à l'éducation physique des enfans. Est-ce qu'on lie & garrotte les animaux? Pourquoi ne pas laisser l'homme enfant

jouir de la liberté de ſes membres, puiſque c'eſt l'unique moyen de prévenir la plupart des accidens auxquels on condamne notre enfance, le rachitiſme, les deſcentes, les apoplexies. Il y a des peuples entiers qui élèvent leurs enfans ſans bandes, ni compreſſes, ni corps : ils ſe contentent de les envelopper dans des langes, où ils ſont à l'aiſe, & où ils deviennent des ſujets bien faits, forts & vigoureux.

La bouillie eſt, après le pain, la forme ſous laquelle on emploie le plus communément les grains ; mais préparée avec la farine de froment, c'eſt un maſtic, une colle qui engorge les premières voies, fatigue les organes délicats des nourriſſons,

occaſionne des maux d'eſtomac, des tranchées, des dévoiemens & des vers. Il faut y ſubſtituer une panade ou une autre bouillie, préparée avec les grains les moins propres à faire du pain, tel que ſarraſin, orge, bled de turquie & riz.

Pour parvenir plus promptement à remédier à ces abus dangereux, elle a cru devoir mettre entre les mains du Curé & de la ſage-femme du canton, un exemplaire *de l'avis aux mères qui allaitent leurs enfans, par Madame Rebours.*

Cet ouvrage eſt un vrai préſent fait à l'humanité. Tout ce qu'il renferme eſt conforme aux vœux de la nature; elle a engagé en même-temps le Curé d'en faire un extrait

pour l'annoncer au prône, & d'aller fréquemment chez les nourrices, pour ſolliciter leur entretien, parler à leur raiſon, & leur montrer les avantages ſans nombre de faire tetter leurs enfans auſſi-tôt après leur accouchement, le danger de les garrotter dans des langes, de ſurcharger leurs eſtomacs d'un aliment indigeſte qu'ils rejettent, & l'imprudence des nourrices qui bercent leurs enfans avec trop de continuité, ſous le prétexte de les appaiſer; enfin, pour achever de les convaincre, il ſuffit de citer ſouvent ce que la Dame du lieu a fait, car on ſait que rien n'entraîne autant les inférieurs que l'exemple des ſupérieurs, & que ſouvent, en alliant les préceptes de l'Évangile

avec les pratiques utiles, on opère plus de bien qu'en publiant le meilleur traité.

Toutes les fois qu'elle apprend qu'il n'y a point d'accord dans les familles peu aiſées, elle s'empreſſe de concilier leurs différends, en les animant par l'eſpoir d'une meilleure fortune. On lui entend dire ſouvent : « les maiſons où les mœurs ſont » oubliées ne jouiſſent jamais d'une » proſpérité durable : il n'y a que » les bons ménages qui attirent ſur » eux la bénédiction du ciel ; ſi la » paix de l'ame & la tranquillité de » l'eſprit ſont la récompenſe d'une » conduite vertueuſe, la fertilité des » terres & l'abondance des récoltes » deviennent le prix d'une culture

» laborieuſe & aſſidue : mes en-
» fans, ſi vous aimez la Religion,
» vous aurez bientôt un attache-
» ment décidé pour tous vos autres
» devoirs, plus de zèle & de cou-
» rage dans vos travaux, moins de
» peines dans les événemens fâcheux,
» une ſatisfaction plus douce dans
» votre bonheur : vos enfans inſtruits
» dans la pratique de la vertu, vous
» reſpecteront, feront votre appui
» & votre conſolation dans la vieil-
» leſſe ; ce n'eſt qu'en s'entr'aidant,
» & en s'eſtimant, qu'on voit règner
» dans la famille, l'abondance, le
» conſeil & l'union réciproque.

Il doit en coûter quelquefois des ſoins & même des ſacrifices, pour bannir les préjugés qui troublent

le bonheur & altèrent la ſanté des habitans de la campagne, pour rétablir la paix dans les maiſons où l'on veut jouer le rôle intéreſſant de médiateur; mais qu'il eſt doux de pouvoir compter au nombre de ſes jours heureux, ceux où l'on a arraché des victimes à l'erreur, où l'on a conſolé des infortunés, réconcilié des ennemis & rapproché des époux.

On a remarqué, d'ailleurs, que les bienfaits étoient mieux ſentis à la campagne que dans les villes, & que l'habitude de la reconnoiſſance rendoit la pratique de ce ſentiment ſi facile, qu'il y avoit plus rarement des ingrats. Madame *de Sévigné* qu'on ne peut ſe laſſer de relire & de citer, dit: qu'on *trouve des*

ames de payſans plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent.

Les deux traits qu'on va lire, prouvent encore que, ſi les exemples de généroſité ne ſont pas fréquens dans les campagnes, les bons procédés des ſupérieurs en faveur de la claſſe des Cultivatenrs, peuvent porter chez eux, les ſentimens de la reconnoiſſance, au degré le plus éminent.

Les fermiers & les vaſſaux de M. de Kergroader, ayant appris qu'il vouloit vendre ſa terre, ſituée dans le diocèſe de Léon en Bretagne, s'aſſemblèrent & lui députèrent les principaux d'entr'eux, pour le prier de ne pas la vendre à des Fi-

nanciers, & pour ſavoir quelle ſorte de mécontentement ils avoient pu lui avoir donné. Mes amis, dit le Seigneur attendri, j'y ſuis forcé par le dérangement de mes affaires; je ne puis plus ſoutenir mon état, & il faut que je vende pour conſerver du moins à mes enfans, les débris de ma fortune. *Vos enfans*, reprirent les vieillards, *ne ſauroient être en de meilleures mains que les nôtres. Nous ſavons cependant qu'ils ne ſont pas faits pour nous devoir leur ſubſiſtance. Il s'agit ſeulement de rétablir leur maiſon: daignez nous confier vos affaires. A combien montent vos dettes? Ce ſont les nôtres à tous.* Votre bonne volonté me perce le cœur, leur dit M.

de Kergroader, mais je dois cent mille écus : mes enfans, il faut que je vous perde. A ces mots, les députés le remercièrent, & ſe retirèrent, en lui promettant de lui rendre réponſe dans peu. Ils revinrent en effet au bout de quelque temps, lui remirent les 300,000 livres, dont il avoit beſoin, & ſignèrent, avec lui, un acte d'arrangement, dont la minute ſubſiſte encore, par lequel ils laiſſèrent au Seigneur la moitié du revenu de ſa terre, pour vivre ſelon ſa condition, & ſe rembourſoient de leur capital en quarante années, ſur leurs redevances. Enſuite, pour ne pas faire les choſes comme des Syndics de direction, ils finirent par le prier d'accepter un préſent de huit

beaux chevaux d'attelage, *afin*, dit l'acte, *que la Dame puiſſe venir à la paroiſſe d'une manière convenable.* Cette belle ſcène s'eſt paſſée dans le dernier ſiècle. Elle a été l'objet d'un Opéra qui a eu beaucoup de ſuccès, & qu'on revoit tous les jours avec le même plaiſir.

De 1739 à 1740, le bled étoit fort cher : ſon prix fut de 40 à 60 livres le ſetier, meſure de Paris, pendant toute l'année ; & cependant les marchés étoient pleins. Cette cherté engagea le Parlement à rendre un Arrêt en faveur des Cultivateurs, portant que tout Cenſitaire ou Fermier, dont la redevance ſeroit en bled, payeroit le Propriétaire en argent, & ſur le prix que le bled

avoit valu une année précédente dénommée, ce qui en fixa le prix à 18 livres le ſetier.

On imagine bien que pluſieurs Fermiers profitèrent du bénéfice de la Loi. Pluſieurs, mais en petit nombre à la vérité, dédaignèrent ce bénéfice, & payèrent en bled. Un entr'autres, nommé *Paul Verron*, pauvre, mais reconnoiſſant, voulut payer ſon propriétaire en bled, & lui donner la même quantité que les autres années. Le poſſeſſeur de la ferme ne voulut point la recevoir, & repréſenta à ſon Fermier qu'il devoit profiter de l'avantage que lui donnoit la Loi. Le Fermier ſe ſeroit acquitté par-là, avec beaucoup moins que la moitié de ce qu'il lui

offroit : mais il répondit que, lorſque le bled ne valoit que 10 livres le ſetier, au lieu de 15 livres qui étoit l'appréciation portée par ſon bail, le Parlement n'avoit point ordonné, qu'au lieu d'un ſetier, il en payeroit un ſetier & demi par chaque ſetier de redevance, que ſon bail portoit douze ſetiers par an : qu'il les payoit en nature, le Parlement ne pouvant le diſpenſer de tenir les clauſes de ſon bail ; & qu'il prioit ſon Propriétaire de lui permettre de s'y conformer. Il rappella que, dix ans auparavant, lorſque ſa ferme avoit été brûlée le lendemain de la moiſſon, au lieu de le faire contribuer à la reconſtruction, ſon Propriétaire l'avoit aidé à ſe remettre de

ſes pertes, & qu'en 1738, non-ſeulement il avoit attendu pour les paiemens, mais qu'en outre, il lui avoit prêté de l'argent pour racheter des chevaux, à la place de ceux qu'il avoit perdu, attaqués de la morve: qu'en conſéquence il ne pouvoit manquer à la reconnoiſſance qu'il lui devoit, & qu'il vouloit profiter du prix avantageux auquel les grains étoient portés cette année, pour s'acquitter envers lui des avances qu'il en avoit reçues les années précédentes. Le Propriétaire accepta cette offre avec admiration & gratitude.

Heureux le Laboureur, qui de retour le ſoir dans ſa maiſon, aſſis à côté de ſa femme, entouré de ſes enfans & de ſes ouvriers, converſe

avec eux ſur ce qu'ils ont fait & obſervé dans le cours de la journée, leur raconte les différens procédés qu'il a appris de la bonne Fermière, & ceux qu'il a eſſayé d'après ſes propres obſervations ! Il les accoutumera bientôt à ſe rendre compte de leurs actions & de leurs remarques ; l'exemple qu'il leur donne à ſon tour, ſes careſſes, quelques récompenſes leur inſpirent de l'eſtime pour leur état, de la confiance pour celui qui les inſtruit, & ſur-tout, le courage néceſſaire pour ſupporter ſans murmure les plus rudes travaux.

ARTICLE VI.

De ſes devoirs à l'égard des Pauvres.

AU nombre des devoirs domeſtiques, ceux de la charité & de l'hoſpitalité envers les pauvres, ne ſont point oubliés par la bonne Fermière : ce ne ſont pas les bras qui manquent à la campagne, mais bien les reſſources ſur-tout à ces hommes qui ont le malheur de n'avoir aucune propriété, & qui, lorſque l'ouvrage manque, tombent dans la dernière indigence.

Le talent de la bonne Fermière ne conſiſte pas à donner beaucoup, mais à donner à propos ; tantôt

une vache ou quelques uſtenſiles de labour ou de ménage, d'autrefois du travail, pour éloigner la mendicité, ſuite néceſſaire de l'oiſiveté & de la pareſſe, qui conduit toujours au libertinage, & même au crime. Elle eſt perſuadée que le travail, joint à une ſage économie, peut anéantir la mendicité; auſſi eſt-elle fort occupée à procurer l'un & à prêcher l'autre, à prouver que l'homme n'a rien de mieux à faire pour ſon bonheur & pour ſa gloire, que de travailler, que plus il y a d'habitans dans un canton, plus auſſi il y a de productions, & que la grande population n'eſt à craindre que dans les villes : elle fait en ſorte, ſurtout, d'affoiblir cette propenſion

qu'ont ſes vaſſaux d'aller ſervir dans les villes, par l'erreur dans laquelle ils ſont qu'une belle livrée eſt l'attribut de l'opulence, tandis que celui qui la porte, n'eſt réellement qu'un fainéant & un eſclave.

Les intérêts, les penchans, les habitudes, tout eſt mis en œuvre pour prévenir ces abus qui peuplent les villes aux dépens des campagnes, pour attacher ſes vaſſaux à leur patrie, & leur perſuader que les villes corrompent leurs mœurs, énervent leur courage, & les précipitent dans la misère & dans le déſeſpoir, au lieu qu'à la campagne la vie active & la variété des occupations contribuent autant à entretenir leur vigueur qu'à les rendre contens & ſatisfaits.

Les orphelins ont des droits particuliers à ſes bontés ; elle leur fait apprendre des métiers, ſous la condition qu'ils n'iront jamais porter leur induſtrie dans les villes, où loin du canton. Elle dote tous les ans des filles diſtinguées par leurs mœurs, par leur piété, & que leur pauvreté empêcheroit de s'établir ; elle a fait voyager à ſes frais un Laboureur intelligent pour rapporter à ſes concitoyens les pratiques différentes des autres pays, un ouvrier adroit, pour bien connoître toutes les charrues, & diſtinguer la plus propre au ſol du canton, car cet inſtrument le plus utile eſt peut-être celui à la perfection duquel on s'attache le moins ; mal fait preſ-

que par-tout il fatigue le cultivateur, ainſi que les beſtiaux, & ne produit jamais que des récoltes médiocres.

A l'exemple du Curé de Tremblay, près Goneſſe, elle a fondé à perpétuité un prix de vertu, pour être donné au jugement des habitans, à l'homme le plus vertueux, choiſi parmi les domeſtiques, charretiers, batteurs en grange, bucherons & autres journaliers, nés dans la Paroiſſe, & qui ne l'auront jamais quitté.

Il exiſtoit dans les domaines de la bonne Fermière, une quantité conſidérable de terreins incultes, excellens par eux-mêmes, mais perdus pour l'agriculture & de nulle valeur pour les troupeaux, c'étoit ce qu'on

nomme le patrimoine des pauvres, c'eſt-à-dire des biens communaux. Ses vaſſaux, pour être plus utiles à leur famille & au canton, lui en avoient demandé le partage ; elle y conſentit, renonça au droit d'un tiers que la loi lui donnoit, mais ſous la condition qu'ils les défricheroient, & commenceroient par les prairies artificielles.

Ce terrein dégradé par un ſiècle d'abandon, fut rétabli en moins de quatre ans de culture ; les productions qu'on en retire aujourd'hui, rendent un grand ſervice à la Paroiſſe ; la bonne Fermière en renonçant à de pareils droits, en acquiert de puiſſans à la reconnoiſſance, & ſi ſa conduite généreuſe fait

impreſſion ſur les amis du bien public, qu'ils deſirent donner du pain à l'indigent, nous les invitons de lire avec attention l'important Traité des Communes, imprimé à Paris en 1779 chez Colombier.

Il eſt généralement reçu parmi les Agronomes, que les trop vaſtes domaines ſont toujours moins bien cultivés que les petits, qu'il eſt intéreſſant pour le Propriétaire de louer ſes terres à longs termes, & de ne pas les mettre dans une ſeule & même main, qu'enfin ſi le bon maître fait le bon valet, le bon tenancier fait le bon fermier.

Un des moyens eſſentiels encore de relever l'Agriculture en France, ce ſeroit d'exciter les grands Pro-

priétaires à faire des baux de dix-huit ans au moins. Comment un Cultivateur pourra-t-il chercher à améliorer la culture, lorſqu'il eſt énervé par toutes ſortes de charges, lorſqu'il n'eſt pas Propriétaire direct, & que celui qui cultive le champ d'autrui, n'a pour perſpective de ſes peines & de ſes avances en argent, qu'une augmentation dans le prix de ſa ferme, au bout d'un bail très-court; car, s'il ne veut pas ſe ſoumettre à cette augmentation, ſes améliorations tournent abſolument au profit d'un autre, ſouvent ſon ennemi, ſon rival : il lui paroît donc plus ſimple de tirer tout le parti qu'il peut des terres dans les premières années, & de les négliger tellement dans les

dernières, qu'il puiſſe les avoir à meilleur compte, parce que perſonne ne s'en ſervira.

Une des cauſes qui a le plus contribué à la perfection de l'Agriculture en Angleterre, vient de ce qu'un grand nombre de Cultivateurs eſt propriétaire, & que les Fermiers font ſouvent des baux de quarante, cinquante, ſoixante ans & plus, en ſorte qu'un Cultivateur regarde ſa ferme en partie comme ſa propriété, y fait des avances conſidérables, l'améliore, bien sûr que lui ou les ſiens, retireront une partie du profit.

Cette méthode ne fera, il eſt vrai, pas le compte de ces Seigneurs diſſipateurs, qui vivent de pots-de-vin, ni

ni celui du Régiſſeur ou Intendant, qui ſouvent en met la moitié à ſon profit; mais ſi l'on ne peut aſſujettir à ce régime les Seigneurs, il me ſemble que l'intérêt de l'Etat exigeroit au moins qu'on y contraignît les gens de main-morte, dont les Procureurs la plupart du temps, fraudent les droits du Roi, louent les terres à courts termes pour les renouveller, & écraſent ainſi l'Agriculture & les Agriculteurs.

Pénétré de la vérité de toutes ces maximes, c'eſt moins ſon intérêt particulier dont elle écoute rarement la voix, que la prudence, la raiſon & l'humanité qui déterminent la bonne Fermière à les mettre en pratique; ſi elle tire de la culture tout ce

qu'elle peut produire, c'eſt dans l'intention de nourrir & de ſoulager un plus grand nombre d'hommes qui ſont dans l'impuiſſance de ſubvenir à leurs beſoins, dans la vue d'empêcher que le pauvre ſoit toujours pauvre, que cet artiſan, ce malheureux journalier, qui n'a de reſſource que dans ſes bras, déſerte ſa patrie. Elle a diſtrait de ſon domaine une centaine d'arpens les plus éloignés de la métairie, pour les diviſer & ſubdiviſer en petits lots, qu'elle afferme toujours un écu de moins par arpens que ſes voiſins, afin qu'ils ſoient en état de les travailler en bons pères de famille, & de mieux remplir leurs engagemens ; elle eſt même toujours prête à les dédomma-

ger du tort que leur ont pu occaſionner la grêle, les gelées & les inondations ; par ce moyen elle porte l'abondance par-tout, & le ſuccès de ſes encouragemens en Agrigriculture, devient la richeſſe du pays & la récompenſe de ſes bienfaits.

L'homme avide qui loue ordinairement ſes terreins fort cher, tient une conduite toute oppoſée ; il a l'injuſtice de ne faire à ſes Fermiers aucune remiſe ſur le prix du bail, lorſque les circonſtances l'ont privé de récoltes ; mais qu'arrive-t-il, il eſt obligé à chaque époque de paiement, de les harceler & de les conſtituer en frais ; alors les malheureux Fermiers après avoir for-

cé le ſol, & épuiſé toutes les reſſources, ſont contraints de s'en aller nuitamment, eux & leur famille, en mettant, comme l'on dit, la clef ſous la porte.

C'eſt à-peu-près ainſi qu'en agit un des voiſins de la bonne Fermière, vis-à-vis de ſon Fermier. Le feu prit un jour à la ferme, par la méchanceté de ces mendians vagabonds, qu'on ne devroit ſouffrir nulle part; le Fermier ruiné avoit droit d'eſpérer quelque ſoulagement de ſon Popriétaire : après avoir cherché à l'attendrir par le récit vrai de ſa misère, celui-ci exige & locations & réparations, en le menaçant de la Juſtice. Le Fermier indigné lui répond : je vous défie de

me faire payer, je ſors de chez vous le bâton blanc à la main, pour aller au gré de la Providence, arroſer de mes larmes le pain qu'on voudra bien me donner.

C'eſt, ſans doute, à ces hommes avides qui écraſent les malheureux Fermiers, chargés déjà de porter le poids du jour, que M. l'Abbé Roſier s'adreſſe lorſqu'il dit :

» Propriétaires, ſoyez humains, » dès-lors vous ſerez raiſonnables, » & vous entendrez réellement vos » intérêts ; ſouvenez-vous que vous » récoltez là où vous n'avez pas » ſemé, que celui qui ſeme & qui » vous nourrit, ne doit pas périr » de misère ; n'eſt-il pas aſſez mal- » heureux de plier ſous la main de

» fer avec laquelle vous le preſſurez, » ſans encore mourir de faim ; le » beſoin de vivre, l'eſpérance de » vivre en travaillant, l'ont conduit » à une démarche inconſidérée, il a » ſigné ſon bail, & vous le puniſ- » ſez de ce que les intempéries de » l'atmoſphère ont contrarié ſes vues, » & votre inſatiable avidité. Si vous » exigez le paiement à la rigueur, » ſi vous ne faites aucune diminu- » tion ſur le bail, votre ame eſt de » fer ».

Si les Seigneurs propriétaires s'occupoient auſſi eſſentiellement que la bonne Fermière, du bonheur de leurs vaſſaux, s'ils réſidoient plus volontiers dans leurs terres ou dans les villes voiſines, ils verroient les

pauvres gens de la campagne de plus près, & ils entreroient dans leurs cabanes, où quelque peu de paille jetée au haſard dans un coin, ſert de lit au père, à la mère, aux filles & aux garçons, ſouvent ſans draps, n'ayant pour ſe couvrir que leurs haillons ; alors ils s'intéreſſeroient infiniment plus à leur ſort, & ne répondroient pas bruſquement à leur ſupplique, *qu'ils travaillent*, puiſque ce ſont préciſément eux qui leur en ôte les moyens, en attirant à la ville tout le produit de la terre, en leur laiſſant à peine de quoi glaner.

Le malheureux qui vit au jour, le jour, toujours au-deſſous de ſes poſſeſſions, eſt bien à plaindre,

ſur-tout aux approches de la moiſſon; manquant de tout, il ſoupire après la récolte, ſe jette ſur le bled qu'il conſomme auſſi-tôt qu'il eſt coupé; les maladies alors l'aſſiégent de toutes parts, & il ignore que c'eſt dans l'uſage des grains trop nouveaux qu'il faut en chercher la cauſe. Lorſque faute de temps ou de moyens, ils ne peuvent employer la précaution de faire ſécher au ſoleil ou au four leurs grains, la bonne Fermière exerce la charité envers eux, ſans leur rien donner, en échangeant ſimplement les grains nouveaux contre de vieux grains, poids pour poids, meſure pour meſure.

Touchée encore de ce qu'il exiſte beaucoup d'hommes errans ſur la

ſurface de la terre, ſans en poſſéder un ſeul pouce, elle accorde la permiſſion de planter le long des chemins, des hayes & de beaucoup d'autres endroits vagues qui terminent les champs enſemencés; une ſimple rangée de pommes de terre. Cette plante confinant ainſi de grandes pièces, ne diminue en rien la qualité, l'abondance du grain; & elle procure une ſubſiſtance aſſurée à ceux qui n'en ont aucune.

Le même ſentiment d'humanité a déterminé pluſieurs riches fermiers, bien intentionnés, du voiſinage, à mettre également en pratique cette bienfaiſante inſtitution, & l'on ne ſauroit aſſez évaluer les reſſources alimentaires, que fourniſſent aux

malheureux, ces *fillons de charité.*

Toujours économe dans la diſtribution des ſecours que ſon aiſance lui permet d'accorder, elle cherche à n'en donner que d'utiles, dont l'indigence pareſſeuſe ne puiſſe pas abuſer. L'expérience lui a appris qu'une bonne récolte dépend ſouvent moins de la qualité du ſol que de la manière dont il eſt cultivé ; & pour achever de convaincre ſes vaſſaux de la vérité de cet adage, *tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, elle fait avec eux des échanges momentanées de portions de terreins bien diſpoſés à recevoir la ſemence, contre d'autres portions voiſines, mal cultivées, qu'elle leur rend l'année ſuivante en bon état.

Le canton de la bonne Fermière, avoit éprouvé une diſette terrible, dont la cauſe appartenoit autant à l'inclémence des ſaiſons, qu'aux préjugés & à la négligence coupable des Cultivateurs. Pour adoucir ce déplorable état, plus cruel que la peſte, & que les livres ſacrés nous préſentent comme le plus terrible fléau, rien n'a été oublié, & ces époques déſaſtreuſes ont été marquées par les traits les plus ſublimes de bienfaiſance & d'humanité.

Quel chagrin, en effet, pour un Seigneur ſenſible, lorſque la diſette déſole ſes domaines ! Quel poids accablant pour le pauvre, d'avoir à lutter contre cette calamité ! Les hommes nageant dans l'abondance, & qui

n'ont jamais éprouvé le ſentiment de la faim ſans avoir de quoi y ſatisfaire, ont peine à s'imaginer que, tandis qu'ils regorgent d'alimens de toute eſpèce, leurs concitoyens ſont quelquefois au dépourvu des choſes les plus indiſpenſables à la vie.

Mais c'eſt ſur-tout dans les temps d'abondance, qu'il faut ſe ménager des reſſources contre les ſuites de la cherté & les malheurs de la famine. Car l'homme aux priſes avec la néceſſité, n'eſt capable d'aucunes recherches heureuſes.

L'abondance eſt trompeuſe; elle endort & s'enfuit;
La diſette effrayante & la faim qui la ſuit,
Nous arrachent trop tard à notre léthargie.
Surpris, découragé, l'homme eſt ſans énergie,
S'il a ſu les prévoir, il peut les détourner.

Elle

Elle n'attend donc plus à connoître le prix de ce qui lui manque, que quand il eſt impoſſible de ſe le procurer. Des proviſions amaſſées dans la ſaiſon favorable, & diſtribuées à propos, font jouir des fruits de l'abondance trop ſouvent étrangère à une certaine claſſe, qui n'en a jamais goûté les douceurs. Ces proviſions ne ſont ni gênantes ni diſpendieuſes, & conſervent bien des hommes, il en coûte bien plus pour les détruire; enfin elle regarde le produit d'une année d'avance comme un dépôt ſacré auquel elle ne touche que dans les beſoins les plus urgens. Mais un établiſſement à former pour ſupprimer la mendicité & ſoulager l'indigence, ce ſeroit une adjudica-

tion au rabais, que feroit tous les ans le Curé, de l'entretien des perſonnes qui ſont à la charge publique. Les Laboureurs aſſemblés, s'en chargeroient moyennant une penſion que payeroit la communauté ou le Seigneur. Elle ſeroit ſouvent très-modique, lorſque le malheureux qui en eſt l'objet, pourroit rendre quelques ſervices, alors la contribution deſtinée à le ſecourir, tourneroit preſque toute entière à ſon profit, pour fournir linge, vêtemens, &c.

La reconnoiſſance eſt de tous les états; mais c'eſt particulièrement dans les campagnes où leurs habitans moins ambitieux & moins diſtraits que ceux des villes, conſervent & manifeſtent plus volontiers ce ſenti-

ment : le village principal de la bonne Fermière eſt ſur la grande route. Les étrangers qui s'arrêtent à la porte, appercevant ſa maiſon, dont l'effet eſt vraiment pittoreſque, demandent à qui appartient cette habitation champêtre, &, comme l'éloge de celle qui l'occupe eſt dans tous les cœurs, le premier venu répond : « c'eſt à la Dame du lieu ; chaque » jour de ſa vie eſt marqué par une » belle action. Il y a quelque temps » qu'une épidémie, à la ſuite d'une » diſette, ravagea le canton ; ce fut » pour elle l'occaſion de développer » toutes les reſſources de ſon ame » bienfaiſante ; elle eſt la nourrice » des pauvres, la mère des orphelins

» & le ſoutien des malades. Elle ne
» ſe borne point à encourager le
» bien, à l'ordonner; elle le fait
» elle-même, elle anime ce canton
» par ſa préſence, & ſes bontés en
» font diſparoître la misère. Ah!
» comme elle aime ſes enfans, ſes
» domeſtiques & ſes vaſſaux »!

On doit juger aiſément de l'impreſſion profonde que laiſſe, dans l'eſprit des voyageurs, ce langage dicté par la vérité & par la reconnoiſſance; il ſert à prouver encore que la naïveté des habitans de la campagne a auſſi ſon éloquence: ces bonnes gens hâtent, par leurs vœux, l'inſtant de l'année où ils ont la permiſſion de célébrer la fête de celle qui répand dans leurs champs

& dans leurs maiſons, la joie & la bienfaiſance. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous ſe réuniſſent en ce beau jour, & vont au Château lui offrir leur hommage. Un poëte aimable traverſant dans ce moment-là le village, entendant faire le récit des vertus qu'ils alloient chanter dans la ſimplicité de leur langage, & curieux de voir l'objet de leur allégreſſe, propoſa de ſe joindre à eux, avec leur coſtume; il fit ſur le champ, ces couplets, que je crois devoir tranſcrire ici, puiſque jamais ils n'ont été rendus publics.

Je l'entends donc, & je la vois,
Cette mortelle intéreſſante,
Pour qui je mêle ici ma voix
A votre voix reconnoiſſante,

Qui laiſſa ſans faſte & ſans bruit,
La grandeur, la cour, l'opulence,
Pour régner par la bienfaiſance
Sur un hameau qui la chérit.

Tant d'amour vaut bien en effet,
Le froid plaiſir d'être honorée :
La grande Dame en impoſoit,
Et la Fermiere eſt adorée ;
Ne cherchez point chez elle admis
Le luxe, l'éclat, la molleſſe,
Beaucoup d'heureux, beaucoup d'amis,
Voilà ſon luxe & ſa richeſſe.

Son œil pénétrant veut tout voir ;
Ménagère, exacte, attentive,
Aucun détail, aucun devoir
N'échappe à ſa prudence active ;
Et le ſoir, ſon cœur en ſecret,
Dans ſa retraite ſolitaire,
Vient jouir du bien qu'il a fait
En ſongeant au bien qu'il peut faire.

La douleur de ſes traits armée,
D'un des ſiens menace les jours:
La Fermiere y vole alarmée,
Sa main lui porte des ſecours:
Bientôt ſa tendre complaiſance,
Son art, ſes ſoins, ſon amitié,
Chaſſent un mal dont ſa préſence
A déjà calmé la moitié.

Auſſi voyez quand la Fermière
A ſes bons amis vient s'offrir,
Sur la porte de leur chaumière
Le vieillard, l'enfant accourir!
Comme à ſes yeux chacun préſente
Un front riant & ſatisfait!
Une parole careſſante,
Un regard même eſt un bienfait.

Femme que j'aime & que j'envie,
Daignez, ah! daignez m'adopter!
Laiſſez-moi conſacrer ma vie
A vous ſervir, à vous chanter.

Mon cœur, qu'un jour meilleur éclaire,
D'aucun regret n'eſt combattu,
J'apprends, en déſirant vous plaire,
Que je ſuis né pour la vertu.

Ces témoignages flatteurs de gratitude, contraſtent d'une manière ſtappante avec les mécontentemens & même l'indignation des villages, qui ont, pour Seigneurs, de ces hommes qui abyment, par la chaſſe, & pour le plaiſir d'un moment, le fruit du travail d'une année, & réduiſent à la dernière misère le Cultivateur, qui a bien droit de les maudire. Des diſpoſitions contraires, ſont réſervées à la bonne Fermière, & à quiconque la prendra pour modèle.

ARTICLE VII

De ſes devoirs à l'égard des malades.

C'EST à la campagne, où les tableaux multipliés & dechirans de la douleur, ſe trouvent ſouvent confondus avec ceux de la misère. Attentive à tous les beſoins de ſes vaſſaux, la bonne Fermière met ſon bonheur & ſes ſoins à les prévenir. Jamais dans leurs accidens, dans leurs maladies & dans leurs infirmités, ils ne manquent des ſecours qu'ils ont droit d'attendre de ſa charité & de ſa bienfaiſance; & elle répand avec intelligence des ſecours ſalutaires dans les calamités.

Comme beaucoup de maladies une fois manifeſtées, ſont ſupérieures à tous les moyens humains, qu'elles prennent, trop ſouvent, à la campagne, le caractère épidémique, & que, quand les médecins ſont envoyés pour y remédier, la contagion a déjà fini d'exercer ſes ravages, elle a grand ſoin d'indiquer les moyens les plus efficaces, pour en préſerver ſes vaſſaux. Elle n'ignore aucune des reſſources de la médecine prophylactique, dont elle fait une étude particulière.

Dans le temps de la moiſſon, par exemple, lorſqu'il fait exceſſivement chaud, elle ne permet point que ſes ouvriers boivent de l'eau qu'elle ne ſoit acidulée par un peu de vinaigre.

Cette pratique ſalutaire, ſi vantée par les Romains, offre une boiſſon qui étanche plus aiſément la ſoif, rafraîchit & prévient les maladies inflammatoires.

Pour procurer à ſes vaſſaux un pareil préſervatif, mais plus économique, elle leur fait connoître une méthode pour l'obtenir à peu de frais. Elle conſiſte à faire une décoction de ſon, de froment, de ſeigle, ou d'orge, dans de l'eau de rivière, que l'on a ſoin de paſſer pour en ſéparer l'écorce, dont la préſence ſeroit entièrement nuiſible. On en remplit un tonneau, on y délaye enſuite un morceau de levain de huit jours, & la fermentation s'établit en moins de vingt-quatre

heures. Lorſqu'on s'apperçoit que l'écume qui ſort par le bondon commence à s'affaiſſer, on bouche exactement le tonneau, on laiſſe déposer la liqueur pendant quelques jours, afin de lui donner le temps de s'éclaircir. Lorſqu'on a pris quelques précautions pour ne laiſſer contracter aucune mauvaiſe odeur au ſon, cette liqueur eſt aſſez agréable, elle eſt rafraîchiſſante, & ſa ſaveur eſt vineuſe, tirant ſur l'aigre; c'eſt enfin, la limonade des pauvres habitans de la campagne.

Mais en uſant à propos de toutes les précautions qui peuvent mettre à l'abri de beaucoup de maladies, elle n'en prend aucune pour leur traitement, parce qu'une maladie qui met

les jours en danger, ne peut & ne doit être confiée qu'à l'homme qui, de bonne heure, en a fait une étude particulière, qui eſt en état d'en ſuivre la marche, & de bien diſtinguer le véritable moment où il faut aider la nature, ou la laiſſer agir. Un grand médecin a dit que la médecine avoit pris naiſſance de l'obſervation; que c'étoit l'obſervation qui la conduiſoit au degré de perfection, & que ſans elle, ce n'étoit quelquefois qu'un verbiage vuide de ſens.

Si la ſagacité du médecin le plus habile ne ſauroit le garantir de commettre quelques erreurs dans la pratique, à plus forte raiſon combien ne devroit-on pas être circonſpect dans les ſociétés, à l'égard de cette

manie, aujourd'hui ſi commune, d'adminiſtrer, ou de conſeiller au haſard les drogues à quiconque ſe plaint de quelque indiſpoſition. Il en eſt qui pouſſent l'indiſcrétion juſqu'à les haſarder dans les maladies ſérieuſes, avec encore plus de ſécurité que ne le feroit l'homme de l'art le plus exercé; car la hardieſſe, en ce genre, eſt extrême. Qu'arrrive-t-il, c'eſt qu'au lieu de procurer des ſecours bienfaiſans, ils leur portent le poiſon perfide d'un remède contraire.

Quoique la bonne Fermière ait puiſé quelques notions de médecine & de chirurgie, dans des ouvrages mis à la portée de tout le monde, elle n'a garde d'en faire aucune ap-

plication, ni de diſtribuer aux malades des médicamens actifs, qui ſouvent ſont pires pour eux que le mal, elle ſait combien ces ouvrages dictés même par l'amour du bien public, dans leſquels on annonce le traitement facile & la cure radicale de preſque toutes les maladies, ont fait & font encore de mal au genre humain. Ils favoriſent, la plupart du temps, la charlatanerie, autre fléau deſtructeur; ils donnent à des perſonnes charitables & zèlées des connoiſſances inſuffiſantes, ou pour mieux dire, un faux ſavoir, ſur lequel elles ſe repoſent; & la confiance qu'elles ne réuſſiſſent que trop à inſpirer, devient funeſte à la plupart

de ceux qui s'y adonnent témérairement.

Ce zèle ardent, reſpectable dans ſes vues, mais indiſcret dans ſa pratique, qui tourmente le malade par des remèdes oppoſés à ſes maux & les rend encore plus douloureux, me rappelle une anecdote qui ne ſera pas déplacée ici. M. le Baron de *** paſſoit une partie de l'année dans ſes terres avec ſa ſœur, dont l'empreſſement à ſoulager les malheureux, étoit ſans bornes ; un jour que ſon frère alloit partir pour la chaſſe, on lui apporta un ouvrier qui venoit de tomber du faîte d'une maiſon ; auſſi-tôt elle ſe mit en devoir de lui adminiſtrer tous les ſecours qu'elle

crut convenables, prend ſon tablier de chirurgien, retrouſſe ſes manches, & rapporte de ſa pharmacie les élixirs, les baumes, les emplâtres, qu'elle deſtine aux malheureux. M. le Baron de ***, témoin de ſes diſpoſitions, lui dit d'un air railleur : je vais à la chaſſe ſans être aſſuré de rien tuer; mais vous, ma ſœur, voilà votre victime, en lui montrant le pauvre ouvrier bleſſé.

Éclairée ſur tous ces points, la bonne Fermière n'eſt point ſéduite par les connoiſſances qu'elle a acquiſes par ſes lectures, ſon expérience & ſes obſervations; c'eſt au chevet du lit des malades qu'elle voit les difficultés & le danger d'agir. Elle borne ſon zèle envers le malheureux

ſouffrant, à lui procurer tous les ſecours, en alimens, en boiſſon, en linge & autres ſoins, que les gens de l'art jugent néceſſairement indiſpenſables. Mais c'eſt-là ſur-tout, où elle donne à ſes vaſſaux qui ſont à l'aiſe, l'exemple de ce qu'ils doivent faire envers les pauvres, lorſqu'ils ſont malades, & qu'elle les détermine à des actions ſemblables à celles que nous allons rapporter.

Le nommé *Jean Loiſelet* & ſa femme, Laboureurs à Villiers-les-Moines, furent attaqués d'une fièvre putride. Les ſecours furent prompts; le mari parut hors de danger quelque temps après, mais il étoit bien affoibli. Sa femme étoit alors dans le plus grand danger, & le Curé de la Paroiſſe

lui adminiſtroit les ſecours ſpirituels.

C'eſt dans ce moment que cet homme ayant auprès de lui ſa mère, totalement privée de la vue, & cinq enfans en bas-âge, n'interrompt ſes cris & ſes ſanglots que pour articuler ces mots : « O mon Dieu, quelle » moiſſon ! ma femme va mourir ; je » ſuis hors d'état de travailler, mes » grains, toute ma reſſource & la » nourriture de mes enfans ſont à la » veille d'être perdus ! Que faut-il » que je devienne ? où trouver du » ſecours » ? Le Curé, attendri par la ſituation de cet homme, & deſirant le tranquilliſer, prévint la plus grande partie de ſes Paroiſſiens que le lendemain il diroit la meſſe paroiſſiale entre quatre & cinq heures du

matin ; il leur expoſa alors la ſituation malheureuſe du nommé *Loiſelet*, & les exhorta à lui prêter leur ſecours. Les Vêpres ayant été dites auſſi-tôt après la Meſſe, ſoixante perſonnes de la Paroiſſe ſe mirent à l'ouvrage, les unes à moiſſonner, les autres à préparer les liens & à lier les gerbes; deux voitures les emmenoient à la grange, d'autres les entaſſoient; & enfin, à ſept heures du ſoir, vingt journeaux de froment, épars dans tout le voiſinage de la Paroiſſe, ſe trouvèrent moiſſonnés & engrangés. Tous les ouvriers promirent de donner le même ſecours à la moiſſon des orges & des avoines; il fut d'autant plus néceſſaire, que le malheureux *Loiſelet* ayant perdu ſa

femme, étoit retombé malade, & ſe trouvoit dans le plus grand danger.

Le Chirurgien du village étoit d'un âge qui ne lui permettoit plus de ſe tranſporter là où les maux rendoient ſa préſence utile ; il lui falloit un ſucceſſeur : la bonne Fermière s'adreſſa au Collége de Chirurgie à Paris, pour en avoir un élève de choix, qui pût réunir à la Chirurgie quelques connoiſſances théoriques & pratiques de l'art vétérinaire.

Elle lui a donné le logement & la table ſous la condition qu'il veillera ſur la ſanté de ſes enfans, de ſes domeſtiques, & qu'il adminiſtrera gratuitement aux pauvres les ſecours que les circonſtances exigeront. Elle a ſoin en outre d'entretenir toujours chez

elle une petite pharmacie à la diſpoſition du Chirurgien, compoſée ſeulement des médicamens les mieux éprouvés, des compreſſes, de la charpie, & des bandes pour remédier ſur le champ aux premiers accidens, en cas de chûtes ou de bleſſures graves.

Une choſe à obſerver, c'eſt que les accidens qui exigent les ſecours de la Chirurgie, ſont plus communs à la campagne, que ceux qui ſont relatifs à la Médecine interne. Cependant il arrive quelquefois qu'elle fait appeler le Médecin le plus expérimenté du canton, lorſque le Chirurgien croit les lumières de celui-ci eſſentielles au ſort du malade.

En recommandant la ſanté de tout

ſon monde à la vigilance éclairée du Chirurgien, elle l'exhorte ſur-tout à bien connoître & étudier les différentes manières de vivre de chaque claſſe d'hommes, d'examiner la nature du ſol qu'ils habitent, l'air qu'ils reſpirent, la qualité des alimens dont ils ſe nourriſſent, & ſur-tout à ne point les ſurcharger de drogues. La Médecine la plus ſimple, lui répète ſouvent la bonne Fermière, eſt la moins fatigante & la plus efficace; il faut laiſſer agir la nature, dont les reſſources ſont ſans contredit auſſi fécondes que celles de l'art. Méfiez-vous de toutes ces recettes, de ces ſpécifiques annoncés avec appareil dans les papiers publics, & ne donnez votre confiance qu'à ceux dont

l'efficacité a été conſtatée par les gens de l'art, & dont le Gouvernement n'a fait l'acquiſition que d'après l'examen qu'ils en ont fait, ce qui eſt rare.

Malgré la très-ſcrupuleuſe circonſpection de la bonne Fermière à l'égard du traitement des maladies, elle ſait fort bien que ſouvent les délais ſont homicides dans certains cas, & qu'il y auroit de la barbarie de ne pas voler au ſecours d'un aſphixié, parce que l'efficacité du ſecours indiqué dépend de la promptitude avec laquelle on l'adminiſtre.

Un jour que le Chirurgien étoit abſent, on vint avertir la bonne Fermière qu'un de ſes ouvriers s'étoit noyé. Quelle fut ſa ſurpriſe ; elle arrive, & trouve ce malheureux ſuſ-

pendu

pendu la tête en bas, ſous le prétexte de lui faire dégorger l'eau qu'il n'avoit pas avalé, & l'on préparoit encore une quantité de cendres chaudes pour l'en envelopper, & lui ſervir de bains chauds.

Au lieu de tous ces moyens inhumains, ſouvent impraticables, elle eut récours au conſeil que donne *M. Pia.* Elle fit déshabiller auſſi-tôt cet ouvrier, & eſſuyer avec des linges chauds, le fit mettre enſuite dans un lit bien baſſiné, la tête appuyée ſur un oreiller, & beaucoup plus élevée que le corps; après l'avoir agité doucement, elle le fit frotter en tous ſens avec une flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée; lui donna à reſpirer du vinaigre extrê-

mement fort, & des eaux ſpiritueuſes, ce qui eut le ſuccès le plus complet.

Dans une autre circonſtance, les mêmes ſecours n'ayant pas été ſuffiſans pour rétablir la circulation, elle imagina de faire ſouffler dans la poitrine du noyé, de l'air par le moyen d'un tuyau, en pinçant ſon nez ; & au lieu de lui faire reſpirer du vinaigre, ce fut l'alkali volatil, enſuite elle donna de l'émétique & des lavemens de tabac, ces ſecours, après l'eſpace de trois heures, ont été ſuivis de la plus grande réuſſite.

Ce double triomphe de la bonne Fermière la porta à ſe mettre au fait du traitement des aſphixies dans les Inſtructions patriotiques de M. Pia, dans le Catéchiſme que le Gouver-

nement a publié ſur les morts apparentes. Quelques tentatives heureuſes lui ont appris qu'il ne falloit jamais ſe décourager dans l'adminiſtration de ces ſecours, à moins qu'on ne ſe ſoit aſſuré de la non exiſtence de l'aſphixié ; pour cet effet, on lui écarte les paupières, afin de lui découvrir les yeux ; & s'ils paroiſſent brillans, continuer de le ſecourir ; mais on l'abandonnera lorſque les yeux ſeront ternes & éteints ; elle a éprouvé auſſi que des aſperſions d'eau froide au viſage, ont guéri comme par enchantement, des maux de tête violens, ou ranimé le jeu des poumons des perſonnes qui avoient eu le malheur d'être frappées par la vapeur du charbon, de la braiſe, ou

du vin, de la biere, du cidre, ou de toute autre ſubſtance végétale en fermentation.

Cet état de mort apparente, qu'il eſt ſi aiſé de confondre avec la mort réelle, & qui a dévoué à la ſépulture beaucoup d'infortunés avant de payer le tribut inévitable qu'ils doivent à la nature, a arrêté de nos jours les regards bienfaiſans de l'adminiſtration; & la bonne Fermière n'a pas été la dernière à applaudir au ſuccès que la capitale obtient chaque année de l'établiſſement qu'elle a formé aux différens ports de la Seine, ſous la direction d'un Citoyen éclairé, pour y ſecourir les noyés.

Il exiſte encore une foule de petits moyens innocens, qui ſont ſous la

main de tout le monde, dont la bonne Fermière a cherché à rendre encore l'application familière à ſes vaſſaux, pour les diſpenſer de recourir au Chirurgien chaque fois qu'ils ont de légères indiſpoſitions. Une eau miellée à laquelle on ajoute une cuillerée de vinaigre par pinte, offre une boiſſon très-bonne pour les rhumes opiniâtres, qu'on ne ſauroit vaincre qu'avec peine; quelques cuillerées d'huile tuent les vers & appaiſent une colique; deux à trois verres d'eau froide, bus le matin à jeûn, guériſſent ſouvent des maux d'eſtomac, & rétabliſſent les digeſtions; un peu de vinaigre étendu dans l'eau, devient un gargariſme pour les maux de gorge légers.

L'application du vinaigre avec de l'eau eſt encore très-efficace dans les engelures, dans les contuſions; une infuſion de fleurs de ſureau ou de guimauve, avec un peu d'eau-de-vie, fait un bon collire; & lorſque les vieillards ont les yeux rouges, elle a indiqué qu'un peu d'eau vulnéraire dans le creux de la main, & appliqué deſſus, ſoulage infiniment; elle recommande auſſi, pour les douleurs rhumatiſmales, de frotter avec un morceau de ſerge, la partie malade, au point d'y exciter de la rougeur & même des boutons; ſouvent elle rend cette cure plus efficace encore au moyen d'une eau rouge préparée avec la menthe, le thym, la ſauge, & d'autres plantes aromatiques infuſées dans l'eau-de-vie

au ſoleil, & paſſées enſuite à travers un linge.

Quand une plaie eſt produite par un inſtrument tranchant, elle ſe borne à rapprocher les deux bords de l'ouverture, après les avoir laiſſé dégorger dans l'eau, & la réunion s'opère ſouvent avec la même facilité que celle d'une ſaignée. Quant aux brûlures, c'eſt le baume du ſamaritain dont elle ſe ſert, que la ſimplicité fait ſouvent trop négliger, vû que ce n'eſt que de l'huile & du vin battus enſemble.

Il y a des alimens qui peuvent, dans certains cas, ſervir à la fois de nourriture & de remède; telle eſt entr'autres la pomme de terre en nature, qui, indépendamment de ſa qualité ſubſtantielle, poſſède une

vertu anti-ſcorbutique & apéritive; elle en fait manger aux enfans qui ont de gros ventre, ou dont le ſang viſe à la décompoſition : l'amidon ou fécule, retirée de ces racines rapées, étant délayée & cuite dans l'eau, dans du lait, ou même du bouillon, devient un excellent & économique reſtaurant pour les eſtomacs foibles & les convaleſcens ; c'eſt le ſagou, le ſalep & le riz des pauvres gens.

Nous avons déjà fait remarquer qu'un des premiers ſoins de la bonne Fermière, en fixant ſon ſéjour à la campagne, avoit été d'augmenter la ſalubrité du pays par la ſuppreſſion de toutes eaux ſtagnantes ; elle a obligé ſes vaſſaux d'enfouir les bêtes mortes, & de circonſcrire les trous à

fumiers ; elle les a engagés à renouveller ſouvent l'air des endroits où ils couchent, d'éviter de s'aſſeoir ſur la terre couverte de roſée, ſelon leur coutume, pour prendre quelques repas, & de défendre la tête & les pieds de l'humidité & du froid.

Dans l'intérieur de ſa demeure, elle ſe garantit du froid pendant l'hiver, au moyen de doubles croiſées bien calfeutrées, en conſervant à une croiſée de chaque appartement un guichet qui ſe rencontre vis-à-vis d'un autre guichet pratiqué à la croiſée extérieure, qu'on peut ouvrir à volonté pour renouveller l'air, ou pour en tempérer la chaleur.

Pendant l'été, elle n'oublie point non plus d'imiter les habitans des

provinces méridionales, en établiſſant dans ſes appartemens la plus grande obſcurité; & lorſque l'air y manque des qualités qu'il doit avoir pour être ſalutaire, elle multiplie par-tout les vaſes remplis d'eau fraiche agitée.

Ne croyez pas qu'elle corrige l'air par toutes ces fumigations qui gâtent les meubles & maſquent les mauvaiſes odeurs ſans les anéantir; elle ne fait pas brûler non plus de vinaigre ſur une pelle ni bouillir dans un vaſe; elle établit à temps des courans, éparpille de l'eau dans la cour, entretient dans des caiſſes la végétation de quelques arbriſſeaux, ordonne qu'on plonge ſouvent les mains dans l'eau fraîche, qu'on ſe frotte de vinaigre, & qu'on s'en lave la bouche, &c.

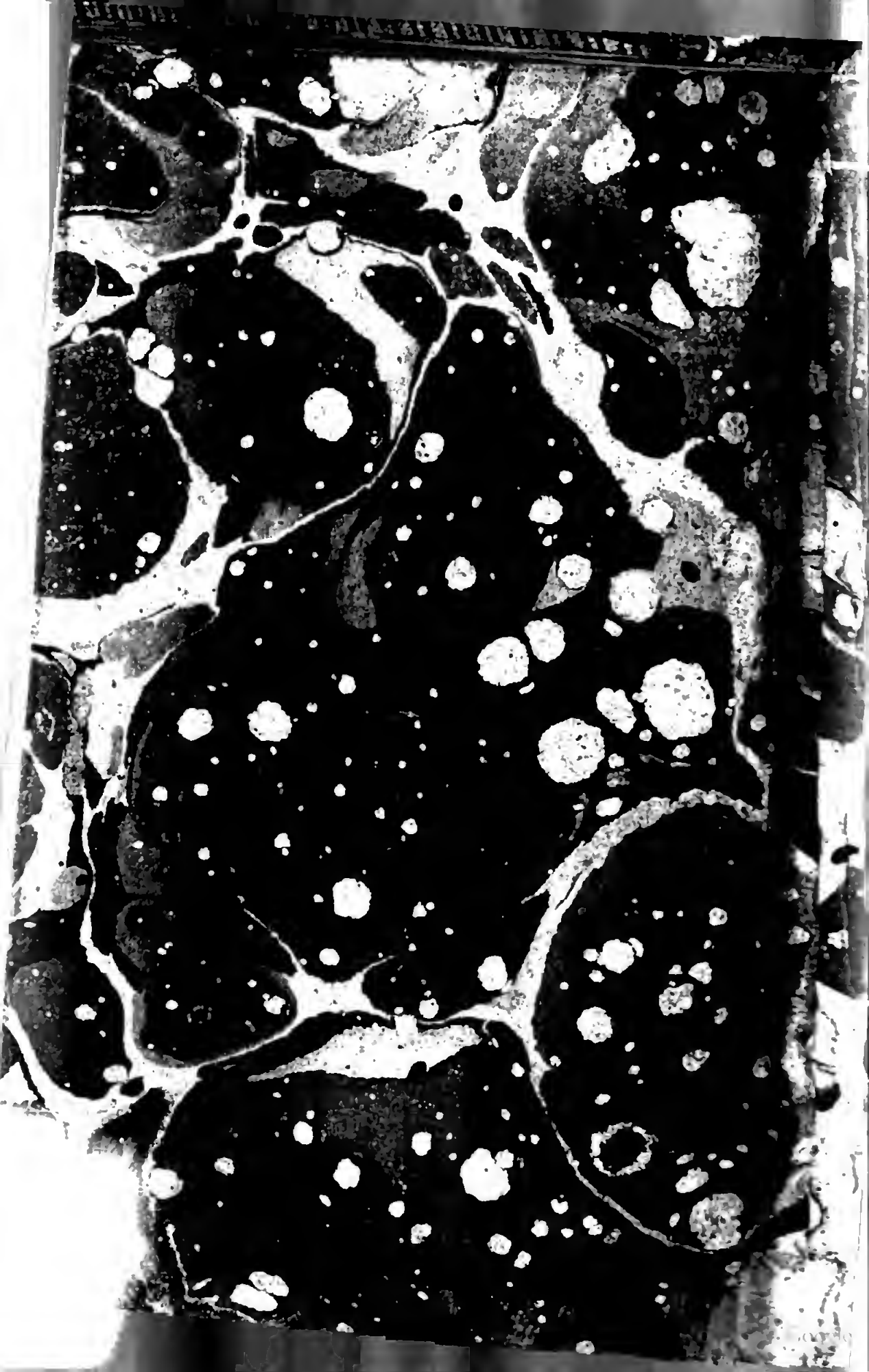
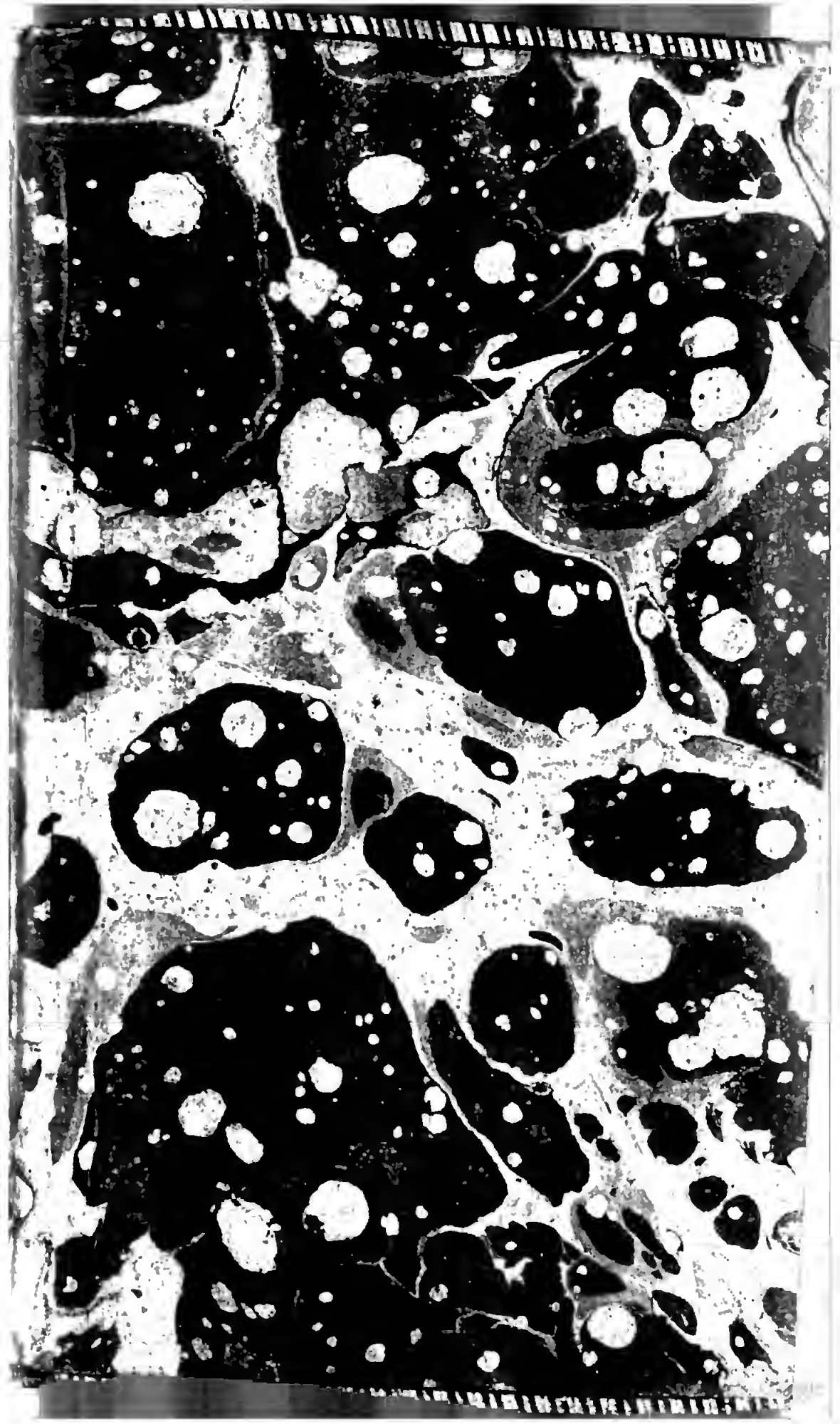
Les infirmes & les vieillards ſont encore des malades aux yeux de la bonne Fermière ; elle pourvoit à leurs beſoins avec d'autant plus d'empreſſement & de juſtice, qu'elle croit devoir les dédommager de ce qu'ils avoient coutume de gagner, lorſqu'ils étoient en état de travailler. Cette perſpective conſolante pour ceux qui ſont dans la vigueur de l'âge, & la certitude de n'être point délaiſſés quand ils la perdront, ne fait qu'ajouter à leur eſpoir & à leur courage.

En terminant cette première partie de l'Économie rurale & domeſtique, qu'il me ſoit permis de faire obſerver que la conduite de la bonne Fermière, pour tout ce qui l'environne, paroît avoir une ſi grande reſſemblance

blance avec celle de l'excellente Me *de Volmar*, qu'on diroit qu'elle l'a priſe pour modèle ; elle a voulu que partout l'utile fût ſubſtitué à l'agréable ; elle gagne l'affection de ſes domeſtiques, de ſes ouvriers & de ſes vaſſaux, en leur accordant la ſienne ; elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines qu'on prend pour elle ; elle penſe devoir des ſervices à quiconque lui en a rendu ; tous deviennent ſes enfans, & n'offrent plus qu'une ſeule & même famille. Elle prend part à leurs plaiſirs, à leurs chagrins, à leur ſort ; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts ſont les ſiens ; elle ſe charge de mille ſoins pour eux ; elle les encourage par l'exemple, par des récompenſes,

récompenſes, par des ſecours; elle ne ceſſe de leur prouver qu'en mieux cultivant la terre, la terre comblera leurs vœux, & que la proſpérité n'accompagne jamais la pareſſe, mais le travail aſſidu; elle leur donne des conſeils, accommode leurs différends, & les aide par des témoignages continuels de bonté: eux de leur côté quittent tout à ſon moindre ſigne; ils volent quand elle parle: ſon ſeul regard anime leur zèle; en ſa préſence ils ſont contens; en ſon abſence ils parlent d'elle, & s'uniſſent pour la ſeconder & la ſervir: ſes charmes & ſes diſcours font beaucoup; ſes vertus font davantage.

O homme éloquent de qui j'emprunte dans ce moment le pinceau

vigoureux pour achever d'esquisser le portrait de la bonne Fermière, que ne puis-je présenter les détails de ses travaux, l'objet de cet ouvrage, avec l'intéret & le charme qui règnent dans les avis salutaires que tu as donné aux femmes pour leur bonheur, qui influe tant sur le nôtre!

FIN du Tome premier.